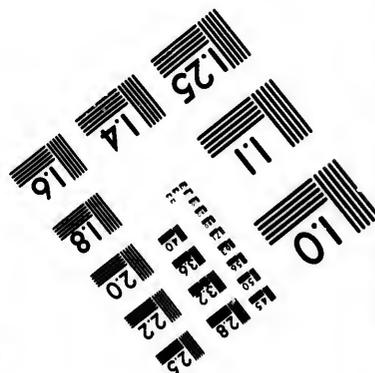
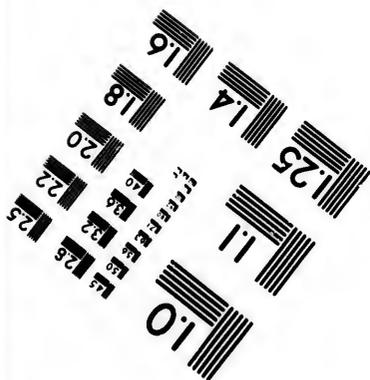
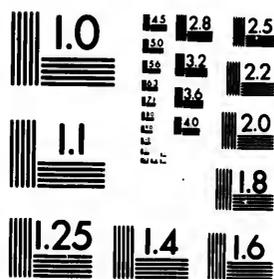


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
Lara liure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

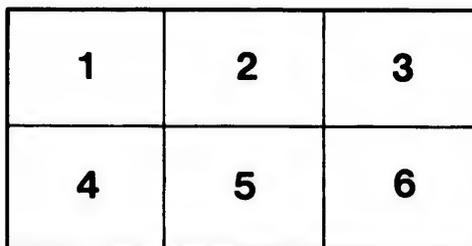
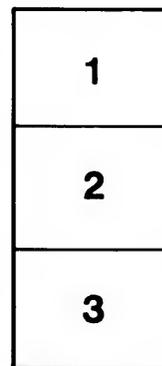
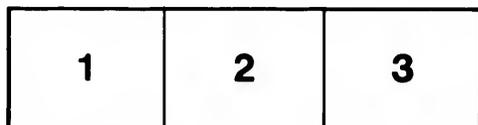
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

aire
détails
ues du
modifier
ger une
filmage

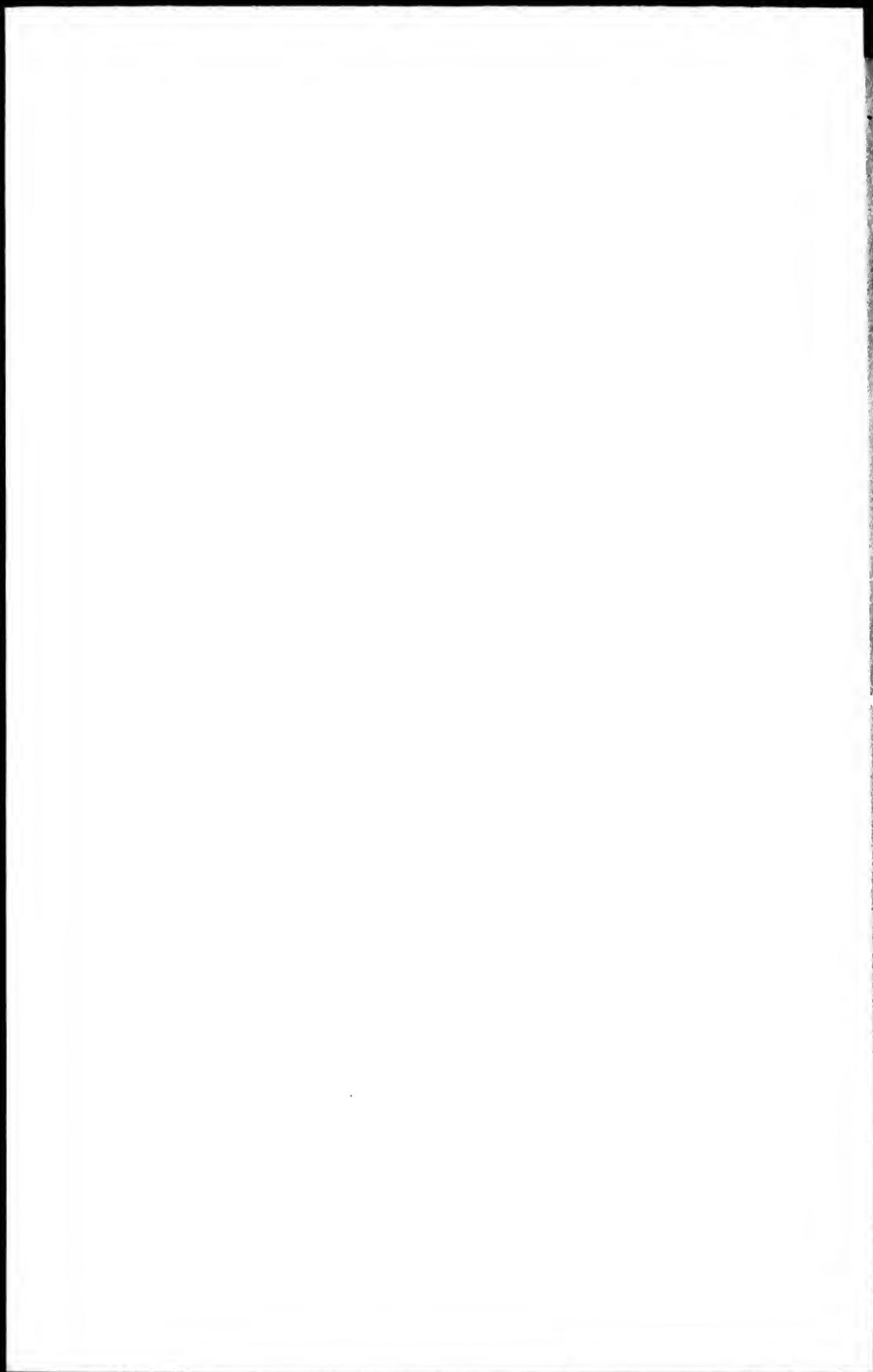
ées

re

y errata
nd to

nt
ne pelure,
çon à





VOYAGES

EN CANADA

PAR LE

R. P. EMMANUEL CRESPEL, RECOLET:

ET

SON NAUFRAGE SUR L'ISLE D'ANTICOSTIE EN 1736.

IMPRIME' A LA NOUVELLE IMPRIMERIE,

—
1808.

Da

Mo

Il y av
moignie
des voy
croyant
mon ami
vos déli
de vous
qui m'est
reque, e
tems qu
feriez bi
Je vous
plaisir de
gerai ma
seule ser
rait sans
jours con
drais per
lais trop
notre am
cette rela
style, la
des imag
font pas
convienn
vérité n'
tre goute
ment : on
naitre qu
dont on a
lui donn
elle.

Vous
fin de l'an
nes en A
supérieur
nouveau
que je la
tifier beau
partis don
je passai p

VOYAGES

ET

NAUFRAGE

D U R. P. C R E S P E L.

PREMIERE LETTRE.

DE PADERBORN, le 10 Janvier, 1742.

Mon très cher frère,

Il y avait si longtems que vous me témoigniez avoir envie d'apprendre le détail des voyages que j'ai faits en Canada, que, croyant vous donner lieu de soupçonner mon amitié si je continuais à me refuser à vos desirs, j'ai chargé un de mes frères de vous remettre une relation de tout ce qui m'est arrivé. Vous me marquez l'avoir reçue, et vous vous plaignez en même tems qu'elle est trop succincte, et que vous seriez bien aise de l'avoir plus détaillée. Je vous aime trop pour ne pas me faire un plaisir de vous contenter. Mais je paraîtrais ma relation en plusieurs lettres; une seule serait trop longue, et vous ennuyerait sans doute. L'esprit ne voit pas toujours comme le cœur. Je vous deviendrais peut être à charge, si je vous parlais trop long tems d'autre chose que de notre amitié. Ne vous attendez pas à voir cette relation soutenue par l'élevation du style, la force des expressions, et la variété des images : les graces de l'esprit ne me font pas naturelles. D'ailleurs elles ne conviennent guères qu'aux fictions. La vérité n'a pas besoin d'ornemens pour être goûtée de ceux qui l'aiment sincèrement : on a même de la peine à la reconnaître quand elle est offerte sous ces traits dont on a coutume de parer le faux pour lui donner quelque ressemblance avec elle.

Vous devez vous souvenir que sur la fin de l'année 1723 j'étais encore à *Havénes* en *Haynaut*. Je reçus alors de mes supérieurs la permission de passer dans le nouveau monde, il y avait déjà longtems que je le sollicitais et c'aurait été me mortifier beaucoup que de me la refuser. Je partis donc le 25 Janvier de l'année 1724. Je passai par *Gambrai* où j'eus le plaisir de

vous embrasser, et lorsque je fus arrivé à *Paris*, je pris une obédience du R. P. *Julien Guedron* Provincial de *St. Denis*, de qui dépendent les missions de la nouvelle France. Il serait assez inutile de vous parler de *Paris*; vous le connoissez mieux que moi, et vous savez par expérience qu'il mérite de toute façon d'être la première ville du monde : j'en partis le 1^{er} May pour me rendre à *La rochelle* où j'arrivai le 18 du même mois. Je n'y fis pas un long séjour, car après m'être pourvu de tout ce qui m'était nécessaire pour la traversée, je m'embarquai sur le vaisseau de *Roy le Chateau* commandé par *Mrs. De Tilly & Merchain* Lieutenant de vaisseau le 24 Juille, le jour auquel nous appareillames fut marqué par la mort de *Mr. Robert* qui allait être Intendant en Canada. C'était un fort galant homme, et qui paraissait avoir toutes les qualités nécessaires pour remplir dignement le Poste qui lui était confié. Après deux mois et demi d'une navigation assez heureuse nous arrivâmes devant *Québec* j'y restai jusqu'en 1726, et n'y remarquai rien de plus particulier que ce qu'en disent les voyageurs et que vous pouvez voir dans leurs relations. Le 17 Mars de l'année suivante, *Monseigneur La croix de St. Valier* Evêque de cette ville, me conféra la Préfrique et me donna, peu de tems après, une mission ou cure appelée *Sorel*, et située au Sud du fleuve *St. Laurent* entre les villes des *Trois Rivières* et de *Montréal*. On me tira de ma cure où j'avais déjà demeuré deux ans, pour me faire Aumônier d'un parti de 420 Français que *Mr. Le Marquis De Beauharnois* avait joint à 2 ou 300 Sauvages de toutes sortes de nations : il y avait surtout des *Iroquois*, des *Hurons*, des *Nipissings* et des *Outaouais* aux quels *Mr. Jezet* Prêtre, et le Père de la *Bretonnière* Jésuite, servaient d'Aumôniers. Ces trou pes commandées par *Mr. De Lignerie*, avaient commission d'aller détruire une

nation appelé les *Renards* dont la principale habitation est éloignée de Montréal de 450 lieues, ou environ. Nous partîmes le 5 Juin 1728, et nous montâmes près de 150 lieues de la grande rivière qui porte le nom des *Outaouais* et qui est remplie de sauts et de portages. Nous la quittâmes à *Matuan* pour prendre celle qui conduit au Lac des *Nipissings*. Son cours est de 30 lieues et se trouve coupée de sauts et de portages comme celle des *Outaouais*. De cette rivière nous entrâmes dans le Lac dont la largeur est d'environ 8 lieues; et de ce lac la Rivière des *Français* nous conduisit bien vite dans le lac Huron où elle se jette après avoir parcouru plus de 30 lieues avec beaucoup de rapidité. Comme il n'est pas possible que beaucoup de personnes aillent ensemble sur ces petites rivières, on était convenu que ceux qui passeraient les premiers attendraient les autres à l'entrée du Lac Huron dans un endroit nommé *La Prairie* et qui est en effet une très belle prairie. C'est là que j'ai vu pour la première fois des Serpens à sonnettes dont la morsure est mortelle. Lo sque j'aurai le plaisir de vous voir, je vous parlerai plus particulièrement de ces animaux. Il suffit de vous dire pour le présent qu'aucun des nôtres n'en fut incommodé. Le 26 Juillet nous fumes tous réunis. Je célébrai la Messe que j'avois différée jusqu'à ce tems, et le lendemain nous partîmes pour *Michillimachinac* qui est un poste situé entre les Lacs *Huron* et *Michigan*; quoique nous eussions 100 lieues à faire, le vent nous fut si favorable que nous arrivâmes en moins de 6 jours. On y resta quelque tems pour raccommo-der ce qui avait été endommagé dans les portages et dans les sauts. J'y bûmes deux drapeaux et j'y enterrai quelques soldats que la fatigue ou la maladie nous avaient enlevés. Le 10 Août nous partîmes de *Michillimachinac* et nous allâmes dans le Lac *Michigan*; le vent qui nous y retint deux jours, donna le tems à nos Sauvages d'aller à la chasse. Ils en apportèrent de l'Original et du Caribou, et furent assez honnêtes pour nous en offrir une partie, nous fîmes d'abord quelque façon, mais ils nous forcèrent d'accepter leur présent en nous disant que puisque nous avions partagé avec eux les fatigues de la route, il étoit juste qu'ils partageassent avec nous les soulagemens qu'ils y avaient trouvés et qu'ils croiraient n'être point hommes s'ils en u-

saient autrement envers les autres hommes. Ce discours qu'un des noirs me rendit en Français, me toucha sensiblement. Quelle humanité dans des Sauvages! et combien ne se trouve-t-il pas d'hommes en Europe aux quels le titre de barbare conviendrait mieux qu'aux habitans de l'Amérique?

La générosité de nos Sauvages leur mérita une vive reconnaissance de notre part. Il y avait déjà du tems que n'ayant point trouvé d'endroit propre à la chasse nous avions été réduits à ne manger que du lard. Ce qu'ils nous donnoient d'Original et de Caribou remédia au dégoût que nous commencions déjà d'avoir pour notre nourriture ordinaire. Le 14 du même mois nous continuâmes notre route jusqu'au détour de *Chicago* et de là en prenant la traverse nous reçûmes un coup de vent qui poussa contre la côte plusieurs canots qui ne purent doubler une pointe pour se mettre à l'abri. Ils furent brisés dans ce choc et on fut obligé de disperser dans les autres canots les hommes qui par le plus grand bonheur du monde avaient échappé au danger. Le lendemain, nous traversons aux *Folles Avoines* afin d'en inviter les habitans à venir s'opposer à notre descente, ils donnèrent dans le piège et furent entièrement défaits. Nous allâmes camper le jour suivant à l'entrée d'une rivière nommée *La Gasparde*; nos Sauvages entrèrent dans le bois et en rapportèrent plusieurs Chevreuils. Cette espèce de gibier est fort commun en cet endroit; aussi en fîmes nous notre provision pour quelques jours. Le 17 vers midi nous fîmes halte jusqu'au soir afin de n'arriver que la nuit au poste de la Baye. Nous voulions surprendre nos ennemis que nous savions être chez les *Saguis*; leurs alliés dont le village est auprès du Fort *St. François*. Nous nous mîmes en route dans l'obscurité et arrivâmes à minuit à l'entrée de la rivière des *Renards* ou est bâti notre fort. Aussitôt que nous y fûmes, M. de *Liguerie* envoya quelques Français au Commandant pour savoir s'il y avait en effet des ennemis dans le village des *Saguis*, et ayant appris qu'il devoit y en avoir, il fit passer de l'autre côté tous les Sauvages avec un détachement de Français pour environner l'habitation, et ordonna que le reste de nos troupes y entrât. Quelques précautions qu'on eut prises pour cacher notre arrivée, les ennemis en eurent connoissance, et tous se sauvèrent à

à l'exce
à nos Sa
bien di
ches

Je fu
spectac
la façon
penser
fir qu'il
heureux
de trent
j'aurais
perceva
on de
que je
procédé
vaient
l'autre
de reme
ma curi

Après
tâmes la
pleine d
d'envir
Le ving
village
truire ce
mais les
et nous
nes et r
fert de

Nous
des Rem
mes, et
nous en
petite R
espèce d
finée l
nous ch
les avai
approch
nous att
leur vill
Sauvage
qu'ils b
avoir au
action a

Cette
marquée
contre l
pris dans
cette oc
satisfais
il y a u
Françai
je le pri
tais surp

ces hommes.
ne rendit en-
ent. Quelle
et combien
es en Euro-
pe convien-
de l'Améri-

ges leur mé-
e notre part.
n'ayant point
chasse nous
que du lard.
ignal et de
e nous com-
otre nourri-
même mois
jusqu'au dé-
prenant la
de vent qui
s canots qui
pour se met-
dans ce choc
ans les autres
e plus grand
échappé au
traversâmes
éviter les ha-
ure descente.
furent entiè-
es camper le
ivière nom-
ges entèrent
ent plusieurs
gibier est fort
ussi en fines
quelques jours.
alte jusqu'au
uit au poste
rprendre nos
chez les Sa-
e est auprès
us mêmes en
vames à mi-
s Renards ou
que nous y
ova quelques
sçavoir s'il y
is le village
'il devait y
e côté tous
ment de Fran-
tion, et or-
pes y entrâ-
ut prisepour
nemis en eu-
sauvèrent à

à l'exception de quatre dont on fit présent à nos Sauvages ; les quels après s'en être bien divertis, les tuèrent à coups de flèches.

Je fus avec peine témoin de cet horrible spectacle, et je ne pouvais accorder avec la façon dont nos Sauvages m'avaient paru penser quelques jours auparavant, le plaisir qu'ils prenaient à faire souffrir ces malheureux en les faisant passer par l'horreur de trente mois avant de leur ôter la vie ; j'aurais bien voulu leur demander s'ils n'apercevaient pas comme moi cette opposition de sentimens, et leur représenter ce que je vois de condamnable dans leur procédé, mais ceux des nôtres qui pouvaient me servir d'interprètes étaient de l'autre côté de la rivière, et je fus obligé de remettre à une autre fois à satisfaire ma curiosité.

Après ce petit coup de main nous montâmes la Rivière des Renards qui est toute pleine de Rapides, et dont le cours est d'environ treute cinq à quarante lieues. Le vingt quatre Août, nous arrivâmes au village des Puants, bien disposés à détruire ce que nous y trouverions d'Habitans, mais leur fuite avait prévenu notre arrivée, et nous ne pûmes que brûler leurs cabanes et ravager leur bled d'Inde qui leur sert de nourriture principale.

Nous traversâmes ensuite le petit Lac des Renards au bout du quel nous campâmes, et le lendemain jour de St. Louis, nous entrâmes après la Messe, dans une petite Rivière qui nous conduisit dans une espèce de Marais sur le bord du quel est située la grande habitation de ceux que nous cherchions. Leurs alliés les Saquis les avaient sans doute avertis de notre approche ; ils ne jugèrent pas à propos de nous attendre, et nous ne trouvâmes dans leur village que quelques femmes que nos Sauvages firent esclaves, et un vieillard qu'ils brûlèrent à petit feu sans paraître avoir aucune répugnance à commettre une action aussi barbare.

Cette cruauté me parut beaucoup plus marquée que celle qu'ils avoient exercé contre les quatre Sauvages que l'on avait pris dans le village des Saquis. Je saisis cette occasion et cette circonstance pour satisfaire la curiosité dont je vous parlais il y a un moment. Il y avait un de nos Français qui sçavait la Langue Iroquoise, je le priai de dire aux Sauvages que j'étais surpris de les voir faire souffrir avec

tant de plaisir un pareil supplice à ce malheureux vieillard, que le droit de la guerre ne s'étendait pas jusques là, et qu'il me semblait qu'une telle barbarie démentait les principes dans les quels ils m'avaient paru être à l'égard de tous les hommes. Un Iroquois prit la parole, et dit pour justifier les camarades ; que quand ils tombaient entre les mains des Renards et des Saquis, ils en recevaient des traitemens encore plus cruels, et que c'était la coutume parmi eux de traiter leurs ennemis comme ils en seraient traités s'ils étaient vaincus.

J'aurais fort souhaité sçavoir la Langue du Sauvage qui avait parlé pour lui montrer moi même ce qu'il y avait de défectueux et de condamnable dans sa réponse, mais il fallut me contenter de lui faire représenter que la nature, et particulièrement la Religion exigeaient que nous fussions humains les uns envers les autres ; que la modération devait nous conduire en tout ; que le pardon et l'oubli des maux que l'on nous fait est une vertu dont la pratique nous est expressément ordonné par le Ciel ; que je concevais bien qu'ils ne devaient point épargner les Renards et les Saquis, mais qu'ils ne fallait leur ôter la vie que comme à des Rebelles, et à des ennemis de l'Etat, et non pas comme à leurs Ennemis particuliers ; que leur vengeance était criminelle ; que descendre à des excès semblables à ceux dans les quels ils étaient tombés envers les cinq hommes dont ils avaient inhumainement prolongé la vie pour les faire mourir dans les tourmens les plus cruels, c'était en quelque sorte justifier la barbarie qu'ils leur reprochaient ; que le droit de la guerre permettait simplement d'ôter la vie à son Ennemi, et non pas de s'enyvrer, pour ainsi dire, de son sang, et de le plonger dans le désespoir en le faisant mourir par une autre voie que celle des armes, et dans un autre lieu que celui du combat ; enfin que c'était à eux à donner aux Saquis et aux Renards l'exemple de cette modération qui est le partage des bons cœurs, et qui fait admirer, et aimer la Religion Chrétienne, et conséquemment ceux qui la professent.

Je ne sçais si mon interprète ne rendit pas bien tout ce que je venais de dire, mais le Sauvage ne voulut jamais convenir qu'il était parti d'un faux principe. J'allais encore lui faire dire quelques raisons, lorsqu'on donna ordre de passer jusqu'au dé-

nier Fort des Ennemis. Ce Poste est situé sur le bord d'une petite Rivière qui se joint à une autre que l'on nomme *Oûf-concin* et qui se jette à trente lieues de là dans le *Missipi*.

Nous n'y trouvâmes personne, et comme nous n'avions pas ordre d'aller plus loin, nous employâmes quelques jours à ruiner entièrement la campagne pour ôter à l'ennemi le moyen d'y subsister. Ce pays est assez beau, la terre y est fertile, le gibier commun est de très bon goût, les nuits y sont fort froides, et les jours extrêmement chauds; je vous parlerai dans ma seconde lettre de mon retour à *Montréal* et de ce qui m'est arrivé jusqu'à mon embarquement pour la France; je veux auparavant recevoir de vos nouvelles, et savoir si vous trouvez celle-ci assez détaillée: votre réponse me décidera pour la suite de ma relation, et je n'oublierai rien pour vous donner des preuves de la tendre amitié avec la quelle je suis

MON CHER FRÈRE

Votre très aff. Etonné Frère

EMMANUEL CRESPEL Récolet.

SECONDE LETTRE

Mon Très Cher Frère.

Rien ne pouvait flatter davantage mon amour propre que votre Réponse. Ma première Lettre, dite-vous, a satisfait plusieurs personnes d'esprit aux quelles vous l'avez communiquée, et excité leur curiosité à tel point, qu'elles sont dans une impatience extrême de voir la suite de mes voyages. Ce désir dont je sens tout l'avantage pourrait me nuire, si je tardais à le contenter. Les choses trop long tems attendues perdent de leur prix, et personne ne doit plus que moi craindre de tomber dans cet inconvénient.

Après l'expédition dont je vous ai parlé si toutes fois on peut appeler de ce nom une démarche absolument inutile, nous reprîmes la route de *Montréal* dont nous étions éloignés d'environ quatre cens cinquante lieues. En passant nous brûlâmes le *Fort de la Baye*, parce qu'étant trop voisin des Ennemis, il n'aurait pas été une retraite sûre aux Français que l'on y aurait laissés pour le garder. Les *Renards* animés par les ravages que nous avions faits sur leurs terres, et persuadés que nous ne viendrions pas une seconde fois dans leur Pays dans l'incertitude d'y trouver des Habitans, aurait pu obliger nos troupes à se

renfermer dans le Fort, les y auraient attaqués et peut-être vaincus

Lorsque nous fûmes à *Michilimachinac*, le commandant donna carte blanche à tout le monde. Il nous restait encore 300 lieues à faire, et les vivres nous auraient infailliblement manqué si nous n'avions pas fait nos efforts pour arriver promptement. Les vents nous favorisèrent dans le passage du *Lac Huron*, mais nous eumes des pluies presque continuelles en remontant la rivière des Français, en traversant le lac *Nepissing* et sur la petite rivière de *Mataouan*. Elles cessèrent lorsque nous entrâmes dans celle des *Ouataouais*. Je ne puis vous exprimer avec quelle vitesse nous descendîmes cette grande rivière; l'imagination seule en peut prendre une juste idée. Comme j'étais avec des gens que l'expérience avait rendus habiles à sauter les rapides; je ne fus pas des derniers à *Montréal*. J'y arrivai le 28 Septembre et n'en sortis qu'au Printems pour obéir à l'ordre qui me fut donné de descendre à Québec, je ne fus pas plutôt arrivé dans cette ville, que notre Commissaire me destina pour le poste de *Niagara* qui est un nouvel établissement avec une forteresse située à l'entrée d'une belle rivière qui porte le même nom, et qui est formée par la fameuse chute de *Niagara* au sud du *Lac Ontario*, et à 6 lieues de notre fort. Je repris donc la route de *Montréal*, et de là je passai à *Frontenac* ou *Catarakoui* qui est un fort bâti à l'entrée du lac *Ontario*. Quoiqu'il ne soit éloigné de *Montréal* que de 80 lieues, nous fûmes pourtant quinze jours à nous y rendre à cause du grand nombre de rapides qu'il faut monter. Nous y attendîmes quelque tems que les vents devinssent favorables; car on y quitte les canots pour prendre un bâtiment que le Roi a fait construire exprès pour le transport. Ce bâtiment qui est d'environ 80 tonneaux, est fort bon voilier. On passe quelquefois ce trajet qui est de 70 lieues, en moins de 36 heures, le lac est très profond, j'ai jeté dans le milieu près de 100 brasses de ligne sans pouvoir en trouver le fond. Sa largeur peut être d'environ 30 lieues, et sa longueur de 90.

Nous mîmes à la voile le vingt deux Juillet, et nous arrivâmes à notre Poste le vingt sept matin. Je trouvai l'endroit fort agréable, la chasse, et la pêche y produisent beaucoup, les bois y sont de toute beauté et remplis sur tout de Noiers, de Chataigniers, de Chênes, d'Ormes, et de

étables

France

La

que no

comme

qui dist

l'Hiver

même

qui dev

mens n

essayé

relâché

par là

l'eau,

Com

remette

pr visit

Dep

vin n'a

aussi d

fa re la

partis

d'un R

Mission

ra à ce

trée d'

quinze

Ce L

long et

conféqu

le Nord

corres,

desorte

les end

ment, c

trois lie

fandrai

J'arr

depuis n

lais visit

caractér

sentous

vous un

gné; a

même

avait él

donc ch

blia t il

était sen

me un p

commen

eù les

était ag

ainsi dire

vertu.

Il par

pli par l

les y auraient atta-

s
 à *Michillimakinac*,
 rte blanche à tout
 encore 300 lieues
 s auraient infailli-
 n'avaient pas fait
 promptement. Les
 dans le passage du
 eumes des pluies
 remontant la rivie-
 versant le lac *Ne-*
rière de Mataouim.
 nous entrames dans
 ne puis vous ex-
 le nous descendî-
 e; l'imagination
 e juste idée. Com-
 que l'expérience
 uler les rapides;
 à Montréal. J'y
 n'en sortis qu'au
 ordre qui me fut
 Québec, je ne fus
 site ville, que notre
 pour le poste de
 nouvel établissement
 e à l'entrée d'une
 e même nom, et
 meuse chute de *Ni-*
ario, et à 6 lieues
 s donc la route de
 s'ifai à *Frontenac* ou
 fort bâti à l'en-
 uoiqu'il ne soit é-
 de 80 lieues, nous
 urs à nous y rendre
 e de rapides qu'il
 attendimes quel-
 sem favorables; car
 ur prendre un bâti-
 construire exprès
 baniment qui est
 est fort bon voilier.
 trajet qui est de 70
 heures, le lac est
 dans le milieu près
 ins pouvoir en trou-
 t peut être d'envi-
 gueur de 90.
 le le vingt deux
 à notre Poste je
 pouvai l'endroi fort
 a pêche y produi-
 s y sont de toute
 out de Noïers, de
 es, d'Ormes, et de

érables comme il ne s'en trouve point en France.

La Fièvre traversa bientôt les plaisirs que nous goûtions à Niagara, et nous incommoda jusqu'à l'entrée de l'Automne qui dissipa le mauvais air. Nous passâmes l'Hiver assez tranquillement, je pourrais même dire assez agréablement, si le vaisseau qui devait nous apporter nos rafraichissemens n'eût pas été contraint, après avoir essayé une horrible tempête sur le Lac, de relâcher à *Frontenac* et ne nous eût mis par là dans la nécessité de ne boire que de l'eau.

Comme la saison était avancée, il n'osa remettre à la voile, et nous ne reçames nos provisions que le premier jour de Mai.

Depuis la St. Martin, le manque de vin n'avait empêché de célébrer la Messe; aussitôt que le bâtiment fut arrivé, je fis faire la Pâque à toute la Garnison, et je partis pour le *Détroit* à la sollicitation d'un Religieux de mon Ordre qui y était Missionnaire. Il y a cent lieues de Niagara à ce poste qui est situé à six lieues de l'entrée d'une fort belle Rivière, environ quinze lieues endega du fond du *Lac Erie*.

Ce Lac qui peut avoir cent lieues de long et trente de large est fort plat, et par conséquent mauvais quand il vente; vers le Nord au dessus de la *Grande pointe d'Ec-corres*, il est bordé de sables fort hauts, desorte que si l'on était pris de vent dans les endroits où il n'y a point de débarquement, ce qui ne se trouve que toutes les trois lieues, l'expérience a fait voir qu'il faudrait nécessairement périr.

J'arrivai au *Détroit* le dix-septieme jour depuis mon départ; le Religieux que j'allais visiter me reçut d'une manière qui caractérisait à merveille le plaisir que nous sentons ordinairement lorsque nous trouvons un compatriote dans un pays éloigné; ajoutez à cela que nous étions du même ordre, et que le même motif nous avait éloigné de notre patrie. Je lui étais donc cher par plus d'un endroit, aussi n'oublia-t-il rien pour me marquer combien il était sensible à ma visite. C'était un homme un peu plus âgé que moi et très recommandable par les succès qu'avaient eû ses travaux Apostoliques. Sa maison était agréable et commode, c'était pour ainsi dire son ouvrage et le séjour de la vertu.

Il partageait le tems qui n'était pas rempli par les devoirs de sa charge entre l'étu-

de et les occupations de la campagne; il avait quelques livres, et le choix qu'il en avait fait donnait une idée de la pureté de ses mœurs et de l'étendue de ses connoissances. La Langue du pays lui était assez familière, et la facilité avec laquelle il la parlait le rendait cher à plusieurs Sauvages qui lui communiquaient leurs réflexions sur toute sorte de sujets, et principalement sur la Religion. L'Affabilité aînée de la confiance, et personne n'en méritait plus que ce Religieux.

Il avait poussé la complaisance envers quelques Habitans du *Détroit*, jusqu'à leur apprendre la Langue Française. Parmi ceux là j'en ai vu plusieurs dont le sens droit, et le jugement solide et profond auraient fait des hommes admirables, même en France, si leur esprit avait été cultivé par l'étude. Pendant tout le tems que je restai chez ce Religieux, je trouvais tous les jours de nouvelles raisons d'envier un sort pareil au sien. En un mot il était heureux à la façon dont les hommes doivent l'être pour ne point rougir de leur bonheur.

Après avoir fait au *Détroit* ce qui m'y avait attiré, je repris le chemin de *Niagara* où je restai encore deux ans; j'appris pendant ce tems assez de la Langue des *Iroquois* et des *Outaouacs* pour m'entretenir avec eux. Cette étude me procura d'abord le plaisir de lier conversation avec quelques Sauvages lorsque j'allais me promener aux environs de mon Poste; dans la suite vous verrez qu'elle me fut d'une grande utilité, et qu'elle me sauva la vie.

Lorsque mes trois ans de résidence à *Niagara* furent expirés, on me fit relever, c'est la coutume; et je fus passer l'Hiver au Couvent de *Québec*.

Ce fut pour moi une grande satisfaction de passer à cette saison rigoureuse; si l'on n'y a point de superflus, du moins n'y manque-t-on pas du nécessaire, et, ce qui n'est pas le plus petit agrément, on y reçoit des nouvelles de la patrie, et on y trouve de gens avec qui l'on peut s'en entretenir.

L'Aumonier du Fort *Frontenac* ou *Catarakoy* tomba malade au commencement du Printems, et notre Commissaire me destina pour aller occuper sa place. Je vous ai déjà parlé de la situation de ce Poste; on y vit agréablement, et le gibier se trouve en abondance dans les Marais dont *Frontenac* est environné,

Je n'y restai que deux ans ; on me rappella à *Montréal*, et quelque tems après on m'envoya à *la Pointe de la Chevelure dans le Lac Champelain*. Il ne sera pas sans doute inutile de vous apprendre pourquoi cette Pointe porte le nom de *Chevelure* : Lorsque dans leurs courses, les Sauvages tuent quelqu'un, ils ont la coutume de lui enlever la chevelure qu'ils apportent au bout d'une perche pour prouver qu'ils ont défait leur ennemi. Cette cérémonie, ou si vous voulez cette coutume commença sur cette Pointe, après une espèce de combat ou beaucoup de Sauvages furent dépouillés de leur chevelure qui donna le nom au Lieu où se livra la bataille.

Le *Lac Champelain* peut avoir cinquante cinq lieues de long ; il est semé de plusieurs îles très agréables, et son eau qui est très bonne le rend extrêmement poissonneux. Le Fort que nous avons dans cet endroit porte le nom de *St. Frédéric* ; sa situation est avantageuse, car il est bâti sur une pointe élevée, et distant d'environ quinze lieues du fond du Lac vers le Nord ; il sert de chef à la Colonie de ce côté là, c'est à dire du côté des Anglais qui n'en sont éloignés que de vingt ou trente lieues.

J'y arrivai le dix sept Novembre 1735. La saison qui commençait à être rigoureuse multiplia les fatigues de notre route ; c'est une des plus pénibles que j'aie faite dans le *Canada*, si toutes fois j'en excepte mon naufrage ; vous serez le maître d'en juger.

Le jour de mon départ de *Chambly* poste éloigné de *St. Frédéric* d'environ quarante lieues, nous fumes obligés de roucher dehors, et pendant la nuit il nous tomba près d'un pied de neige. L'Hiver continua comme il avait commencé, et quoique nous fussions logés, nous ne souffrîmes pas moins que si nous avions été en pleine campagne. Le bâtiment où l'on nous avait mis n'était pas encore achevé, nous n'y étions que médiocrement à couvert de la pluie, et les murailles qui avaient douze pieds d'épaisseur, n'étant achevées que depuis peu de jours, ajoutèrent encore aux incommodités que nous recevions de la neige et de la pluie. Beaucoup de nos soldats furent atteints du scorbut, et nous fumes tous tellement incommodés des yeux que nous craignions de perdre la vue sans ressource. Nous n'étions pas mieux nourris que logés ; à peine trouve-t-on aux environs de ce Poste quelques perdrix, et pour

y manger du chevreuil, il faut aller le chercher jusqu'au *Lac du St. Sacrement* qui en est éloigné de sept ou huit lieues.

On vint achever notre bâtiment dès que la saison put le permettre, mais nous aimâmes mieux camper pendant l'été que d'y rester plus longtems : nous ne fumes pourtant pas plus à notre aise, car la fièvre nous surprit tous, et pas un de nous ne put jouir des agrémens de la campagne.

Cet état, je l'avoue, commençait à m'être à charge, lorsque, vers le mois d'Aoust, je reçus de mon provincial une obédience pour retourner en France. Le Religieux que notre Commissaire envoya pour me relever était de notre Province, et se nommait Pierre Verquallé ; il arriva le vingt et un de Septembre 1736 à *St. Frédéric*, et j'en partis le même jour à quatre ou cinq heures du soir.

Le lendemain, nous eumes un vent favorable qui nous poussa jusqu'à *la Pointe-au-Fer* éloignée de *Chambly* d'environ huit lieues.

Le vingt-trois nous pensâmes périr en sautant le *Rapide de Ste Thérèse* ; ce fut là le dernier danger que je courus jusqu'à mon arrivée à *Quebec* où je comptais m'enbarquer incessamment pour la France.

Voilà, mon cher frère, le récit abrégé des courses que j'ai faites dans une partie de la *Nouvelle-France*. Ceux qui ont voyagé dans ce Pays, peuvent voir que je connois le terrain, c'est à quoi je me suis plus particulièrement attaché. Les Relations de quantités de Voyageurs vous apprendront mille choses que je n'aurois fait que répéter après eux ; en vous écrivant mes voyages, mon dessein a été de ne vous détailler que le Naufrage que j'ai fait en revenant en France ; les circonstances qui l'ont accompagné sont tout à fait intéressantes ; préparez votre cœur à l'attendrissement, et à la tristesse ; tout ce qui me reste à vous écrire n'exhalera votre curiosité qu'en augmentant votre compassion ; ne rougissez point de vous y livrer entièrement, mon cher frère, les bons cœurs sont ordinairement sensibles aux malheurs des autres : Qui ne s'attendrit point sur les maux de ses frères, porte, pour ainsi dire, un caractère de réprobation qui le sépare avec justice de l'humaine Société.

Je vous écrirai dans quelques semaines ; ne faites point de réponse à celle-ci ; comme je dois aller à quelques lieues de cette

Ville, pas re la per

Ne troifié ques croye

Mo

Il n

Il n envo

voir p

sième.

trop at

j'étais

feraien

mais in

tre che

les lie

les dev

Je de

attendi

ce, il s

la pren

le Héro

tie me

Canadi

d'Ano

me fit

je ne p

vait fan

tait un

ence de

habile

Pacaud

à la R

confier

de meil

neuf, b

trois ce

pièces d

Plus

leur sur

nous, c

quatre

Nou

le le tro

tres Na

au Trou

bec.

Le le

g'est à c

au Nor

Ville, votre lettre pourrait bien ne m'être pas rendue, et je ne veux pas risquer de la perdre.

Ne vous impatientez pas à attendre ma troisième, j'en écrirai tous les jours quelques pages, comptez sur ma parole et croyez que je ferai toute ma vie

MON CHER FRERE
Votre très affectionné Frère
EMMANUEL CRESPEL, Récolet.

TROISIEME LETTRE

Mon très cher Frere,

Il n'y a pas quinze jours que je vous envoyai ma seconde Lettre; vous devez voir par ma diligence à vous écrire la troisième, que je ne veux point vous faire trop attendre la suite de ma Relation. Si j'étais maître de mon tems, mes Lettres seraient plus longues et plus fréquentes; mais il faut préférer son devoir à toute autre chose, et je ne puis vous donner que les heures qui ne sont pas remplies par les devoirs indispensables de mon état.

Je demeurai quelque tems à Québec pour attendre une occasion de retourner en France, il s'en présenta deux en même tems: la première était celle du Vaisseau de Roi le Héros, et dont je ne profitai point; l'autre me fut offerte par le Sr. de Fréneuse Canadien, issu de la noble Famille des d'Amours: la liaison qui était entre nous me fit accepter son offre avec plaisir, et je ne pus me refuser à la prière qu'il m'avait faite de lui servir d'Aumonier. C'était un très galant homme qu'une expérience de quarante-six ans avait rendu très habile dans la navigation; et Messieurs Pacaud Trétoiers de France et Armateurs à la Rochelle n'avaient pas cru pouvoir confier leur Navire appelé la Renommée en de meilleures mains. Ce Bâtement était neuf, bon voilier, commode, chargé de trois cents tonneaux, et armé de quatorze pièces de Canon.

Plusieurs Messieurs demandèrent pour leur sûreté et leur agrément à passer avec nous, de sorte que nous étions cinquante-quatre hommes sur ce vaisseau.

Nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile le trois de Novembre avec plusieurs autres Navires, et mouillâmes tous ensemble au Trou-St. Pierre à trois lieues de Québec.

Le lendemain, nous fîmes la traverse, c'est à dire que nous traversâmes du Sud au Nord le fleuve St. Laurent; nous ar-

rivâmes le même jour au bout de l'Isle d'Orléans distant de Québec d'environ neuf lieues, et nous jettâmes l'ancre au Cap Maillard.

Le cinq, nous appareillâmes pour passer le Gouffre, mais il nous fut impossible d'en venir à bout ce jour là, et nous nous vîmes contrainis de retourner à l'endroit d'où nous étions partis pour éviter d'être entraînés par le courant qui attire de fort loin à cet endroit.

Nous fûmes plus heureux le lendemain, car nous passâmes ce Gouffre sans danger, avec le Sr. Veillon qui commandait un Brigantin pour la Martinique, et qui comme nous n'avait pu le passer la veille.

Les Navires avec les quels nous avions mis à la voile l'avaient passé dès la première fois, ainsi nous nous trouvâmes sans compagnie et jetâmes l'ancre à la Prairie proche l'Isle aux Couvres.

Le sept, nous continuâmes notre route jusqu'à l'Isle aux Lièvres, et delà jusqu'à Mathan où il s'éleva un petit vent de Nord dont notre Capitaine, qui en connoissait la malignité surtout dans la Saison où nous étions, nous avoua qu'il y avait tout à craindre. Il jugea donc à propos de relâcher pour trouver un mouillage, c'est à dire un endroit propre à nous servir d'abri contre la Tempête qui nous menaçait. Peu de tems après, les Vents nous obligèrent à virer de bord, et le lendemain onze du mois vers huit heures du soir, ils se jetèrent au Nord-Nord Est, au Nord-Est, à l'Est-Nord-Est, à l'Est, enfin jusqu'au Sud-Sud Est où ils dominèrent près de deux jours. Pendant tout ce tems nous louvoiyâmes le long de l'Isle d'Anticosti les Ris pris dans nos Huniers; mais dès que les Vents eurent sauté au Sud-Sud-Ouest, nous gouvernâmes sur le compas au Sud-Est quart d'Est, et au Sud-Est jusqu'au quatorze matin. Ce jour-là nous tâchâmes de faire Côte, mais nous échouâmes à un quart de lieue de terre, sur la pointe d'une batture de roches plates éloignée d'environ huit lieues de la pointe méridionale de l'Isle d'Anticosti.

Les coups de talon que notre Navire donnait étaient si fréquens, que nous craignions à chaque minute de le voir ouvrir sous nos pieds. Il fallait que le tems fut bien mauvais et que les Matelots désespérassent beaucoup de notre salut, puisqu'aucun d'eux ne voulut travailler à ferrer notre mâture et les voiles, quoique la fa-

il faut aller le
St. Sacrement
ou huit lieues.
bâtiment dès
tre, mais nous
endant Pété que
nous ne fûmes
aise, car la fié-
s un de nous ne
la campagne.

mençait à m'é-
le mois d'Aouût,
une obédience
Le Religieux
mvoja pour me
ince, et le nom-
arriva le vingt
à St. Frédéric,
our à quatre ou

umes un vent
s jusqu'à la Pointe-
ly d'environ huit

sâmes périr en
Thérèse; ce fut
cours jusqu'à
comptais m'en-
la France.

le récit abrégé
dans une parne
Ceux qui ont
vent voir que je
quoi je me suis
ché. Les Re-
oyageurs vous
ue je n'aurais
; en vous écri-
essin a été de
ustrage que j'ai
les circonstan-
ont tout à fait
re cœur à l'at-
resse; tout ce
excitera votre
tre compassi-
vous y livrer
ère, les bons
sensibles aux
ne s'attendrit
frères, portés
de réprobation
de l'humaine

ques semaines;
celle-ci: com-
lieues de cette

l'igue qu'ils causaient au Bâtiment pût avancer notre perte. L'eau entraît avec abondance ; la crainte avait ôté la présence d'esprit à plus de la moitié de nos gens ; et le désordre général semblaît nous annoncer notre mort.

Sans notre Canonier, notre situation seroit devenue bien plus affreuse ; il courrut à la soute au biscuit, et quoique l'eau y fut déjà, il en jeta pourtant une partie en Entre-Pont ; il pensa aussi que quelques fusils, un baril de poudre, et une caisse de gargousses nous deviendraient nécessaire en cas que nous échappassions au danger, c'est pourquoi il fit transporter tout cela dans les Hauts ; sa précaution ne fut pas inutile, et sans les effets qu'elle produisit, je n'aurais pas, mon cher frère, la consolation de vous écrire. La Mer étoit aussi forte que le vent, ni l'une ni l'autre ne diminuaient, les vagues avoient emporté notre gouvernail ; et nous fûmes obligés de couper notre mâât d'artimon pour le jeter à Babord ; Nous mêmes ensuite notre Canot à la Mer, en prenant toutes fois la précaution de le passer en avant de peur qu'il ne fut poussé et brisé contre le Navire ; la vue de la mort, et l'espérance de la retarder donna du courage à tout le monde, et quoique nous fussions sûrs d'être malheureux dans cette Isle inhabitée, du moins pendant plusieurs mois, chacun de nous croyoit gagner beaucoup en s'exposant à tout souffrir pour le conserver à la vie.

Après avoir mis notre canot à la Mer, nous suspendîmes la chaloupe aux palans, afin d'embarquer plus aisément tout ce que nous avions, et gagner plus vite le large pour nous garantir de la Mer qui nous auroit peut-être poussé contre le Vaisseau, si nous ne nous en étions pas éloignés promptement. Mais c'est en vain que les hommes s'appuyent sur leur prudence ; lorsque Dieu veut appesantir sa main sur eux ; toutes leurs précautions sont inutiles.

Nous entrâmes dans la chaloupe au nombre de vingt personnes, et dans l'instant la boucle du palan de devant manqua ; jugez de notre état : la chaloupe resta suspendue par derrière, et de ceux qui étoient dedans plusieurs tombèrent dans la Mer, d'autres restèrent attachés aux barres, et quelques uns par le moyen des cordages qui pendoient le long du Navire remontèrent dans le Bord.

Le Capitaine voyant ce désastre fit

couper ou filer le palan de derrière, et la chaloupe étant revenue à sa tonture, je me jettai dedans pour sauver Mr. Lévêque, et Dufresnois qui étoient prêts d'être noyés. Pendant ce tems la Mer maltraita si fort notre chaloupe, que l'eau y entraît de tous côtés. Point de gouvernail, point de force, un vent affreux, une pluie continuelle, une Mer en fureur, et dans son reflux ; que pouvions nous espérer qu'une fin prochaine ? Nous fîmes pourtant nos efforts pour gagner le large ; une partie jettait l'eau, un aviron nous servoit de gouvernail, tout nous manquait ou nous étoit contraire, et pour comble de malheur deux vagues qui nous couvrirent nous donnèrent de l'eau jusqu'au genoux ; une troisième auroit infailliblement fait fondre notre chaloupe sous nos pieds ; nos forces diminuaient à mesure qu'elles nous devenaient plus nécessaires, nous avançons fort peu, et nous craignons avec raison que notre chaloupe ne fut pleine d'eau avant que nous puissions toucher terre ; La pluie nous empêchoit de distinguer les endroits propres à un débarquement, tout ce que nous voyons nous paraissoit fort escarpé, ou plutôt nous ne voyons que la mort.

Je crus qu'il étoit tems d'exhorter tout le monde à se mettre par un acte de contrition en état de paraître devant Dieu ; j'avais jusques là différé de le faire pour ne point augmenter l'épouvante, ou diminuer le courage ; mais il n'y avoit plus à reculer, et je ne voulois pas avoir à me reprocher de ne m'être point acquitté de mon devoir. Chacun fit sa prière, et après le *Confiteor* je donnai l'Absolution générale. C'étoit un spectacle bien touchant que tous ces hommes qui travaillaient à jeter l'eau et à ramer dans le tems qu'ils priaient le Seigneur d'avoir pitié d'eux, et de leur pardonner les fautes qui pouvaient les rendre indignes de participer à sa Gloire ; enfin ils étoient disposés à la mort et l'attendaient sans murmurer. Pour moi je recommandai mon ame à Dieu, je récitai le *Miserere* à voix haute, tout le monde le répétoit après moi, je ne voyais plus d'espérance, la Chaloupe étoit prête à couler à fond, et je m'étais déjà couvert la tête de mon manteau pour ne point voir l'instant de notre perte, lorsqu'un tourbillon de vent nous poussa brusquement à terre.

Vous pouvez vous imaginer avec quel empressement nous sortîmes de la chalo-

pe ; m
l'abri
couvrir
unes
qu'elle
haute
leur v
poura
Dan
fence
cordag
afin de
ceue
dans
même
Not
Dieu d
danger
culier
que
étion
rée du
fort d'
droit
avec u
mes c
expos
Mer
permi
avons
dans l'
fatigu
Nous
ce qu
en cet
vinme
confid
que te
déjà
que
press
besoi
peu
Vo
vint
la M
sible
Nou
les
nous
uniqu
n'au
Nav
sauv
qui
P
d'y

de derrière, et la
 à sa suture, je
 sauver Mr. Lévê-
 étaient prêts d'être
 la Mer maltraita
 que l'eau y entrant
 gouvernail, point
 x, une pluie con-
 reur, et dans son
 us espérer qu'une
 mes pourtant nos
 large; une partie
 nous servait de
 manquait ou nous
 ombie de malheur
 convirent nous
 l'au genoux; une
 ement fait fondre
 pieds; nos forces
 elles nous deve-
 nous avançons
 ions avec raison
 fut pleine d'eau
 oucher terre; La
 de distinguer les
 parquement, tout
 us paraissait fort
 s ne voyons que

s d'exhorter tout
 un acte de con-
 e devant Dieu;
 de le faire pour
 vante, ou dimi-
 n'y avait plus à
 pas avoir à me
 point acquitté de
 a prière, et après
 olution générale.
 a touchant que
 vaillaient à jeter
 ns qu'ils priaient
 l'eux, et de leur
 pouvaient les
 er à sa Gloire;
 la mort et l'at-
 Pour moi je
 Dieu, je récitai
 out le monde le
 oyais plus d'es-
 priée à couler
 couvert la tête
 int voir l'in-
 n'un tourbillon
 ement à terre.
 iner avec quel
 de la chaudière

pe; mais nous ne fûmes pas d'abord à l'abri du danger; plusieurs vagues nous couvrirent à différentes reprises, quelques unes nous abbatirent, et peu s'en fallut qu'elles ne nous emportassent dans la haute Mer, nous résistâmes pourtant à leur violence, et nous en fûmes quivés pour avaler beaucoup d'eau et de sable.

Dans ce désordre quelqu'un eut la pré- sence d'esprit de prendre l'amirre ou cordage qui était attaché à la chaloupe afin de la retenir; nous étions perdus sans cette précaution, comme vous le verrez dans ma quatrième Lettre, et peut-être même sur la fin de celle-ci.

Notre premier soin fut de remercier Dieu de nous avoir délivrés d'un si grand danger, et en effet sous un secours particulier de la Providence, il était impossible que nous évitassions la mort. Nous étions sur une petite pointe de sable séparée du gros de l'Île par une Rivière qui sort d'une Baye un peu au dessus de l'endroit où nous nous trouvions. Ce fut avec une peine extrême que nous traversâmes cette Rivière; la profondeur nous exposa à périr une troisième fois. La Mer qui commençait à se retirer nous permit enfin d'aller prendre ce que nous avions dans la chaudière, et de l'apporter dans l'Île, ce fut pour nous une nouvelle fatigue, mais il n'y avait pas à différer. Nous étions mouillés jusqu'aux os, tout ce que nous avions l'était aussi, comment en cet état pouvoit faire du feu? nous en vîmes pour tant à bout après un tems considérable, il nous était plus nécessaire que tout autre secours, et quoiqu'il y eût déjà du tems que nous n'avions pris aucune nourriture, et que la faim dut nous presser; nous ne penâmes à satisfaire ce besoin qu'après que nous nous fûmes un peu réchauffés.

Vers trois heures après midi le Canot vint à terre, avec six hommes seulement; la Mer était si grosse, qu'il n'était pas possible que plus de personnes s'y exposassent. Nous allâmes au devant, et prîmes toutes les précautions nécessaires pour le tirer à nous sans l'endommager: c'était notre unique ressource; sans ce Canot, nous n'aurions jamais pu aller chercher dans le Navire les Vivres que le Canotier avait sauvés, ni ramener les dix sept hommes qui étaient encore dans le Bord.

Personne n'osa pourtant entreprendre d'y aller ce jour là. Nous passâmes la

nuît bien tristement. Le feu que nous avions fait n'avait encore pu nous sécher, et nous n'avions rien qui put nous servir de couverture dans une saison si rigoureuse. Le vent nous ôtait l'air augmenté; et quoique le Navire fut fort, neuf, et bien lié, nous croyons avoir lieu de craindre qu'il ne put tenir jusqu'au lendemain sans se briser et que ceux qui y étaient ne périssent misérablement. Vers minuit les Vents diminuèrent, la Mer s'adoucit, et dès la pointe du jour, voyant le Navire dans le même état où nous l'avions laissé, plusieurs Matelots y allèrent dans le Canot, ils y trouverent tous nos gens en bonne santé, et qui avaient passé la nuit beaucoup plus à leur aise que nous, puisqu'ils avaient eu de quoi boire et manger, et qu'ils étaient à couvert. On mit quelques Vivres dans le Canot, nos gens y passèrent, et on les amena auprès de nous fort à propos, car la faim commençait à nous presser cruellement.

Nous prîmes donc ce qui nous était nécessaire pour un repas, c'est à dire environ trois onces de viande pour chacun, un peu de bouillon et quelques légumes que nous y avions mis. Il fallait nous ménager, et ne pas nous exposer à manquer si tôt de Vivres. On envoya une seconde fois au Navire pour sauver les outils du Charpentier, du gaulron, ce qui était nécessaire pour racommoder la Chaudière, une hache pour couper du bois, et quelques voiles pour cabanner. Tout cela nous fut d'un grand secours, et principalement les voiles, car il tomba la nuit près de deux pieds de Neige.

Le lendemain seize Novembre pendant que les uns allèrent à Bord chercher des Vivres, les autres travaillèrent à tirer la Chaloupe du sable et parvinrent à la mettre à sec par le moyen d'une double calloirne. L'état où nous la trouvâmes nous fit voir combien nous avions été prêts de notre perte, et nous ne pouvions comprendre comment elle avait pu nous amener à terre nous employâmes tous nos soins à la remettre en état, la vergue d'artimon qui était venue à la côte, nous servit à lui faire une quille, nous fîmes l'étrambord avec un morceau de bois que nous coupâmes dans la forêt, l'on fit les deux bordages du fond avec des planches que l'on alla chercher à bord, enfin, elle fut rétablie aussi bien qu'il nous était possible de le faire.

Je remets à une autre fois à vous écrire

la suite de mon naufrage, je serais bien aise, avant de continuer, d'apprendre de vos nouvelles, elles n'intéressent personne plus que moi qui suis avec l'amitié la plus vive,

Mon cher frère,
Votre affectionné frère

EMMANUEL CRESPEL Recollet.
De Paderborn, le 13 Février 1742.

LETTRE QUATRIEME.

Mon très cher frère,

Je viens de recevoir votre réponse ; elle m'a fait un sensible plaisir : j'a surtout été fort touché du récit que vous me faites de ce qui vous est arrivé dans les campagnes d'Italie et de Hongrie ; pourquoi ne m'avez-vous pas fait plutôt, part de ce détail, C'est la un reproche que je puis vous faire et qui, sans doute, ne vous déplaira point, puisqu'il sert à vous prouver combien je suis sensible à tout ce qui vous regarde. Je suis bien aise que le commencement de mon naufrage ait fait naître dans votre ame les sentimens que je vous avais dit qu'il y devait exciter. C'est une preuve que je ne me suis point exagéré les maux que j'ai soufferts et que j'ai vu souffrir aux autres. Cependant, mon cher frère, ce n'est là qu'une légère ébauche ; et ce qui me reste à vous dire surpasse ce que je vous ai dit jusqu'à présent, il mérite toute votre attention.

Pendant le tems que l'on travailla au rétablissement de la Chaloupe, nous ne faisons qu'un repas dans 24 heures. Encore était-il plus modique que celui dont je vous ai parlé dans ma précédente, il était de la prudence d'en agir de la sorte, nous n'avions que pour deux mois de vivres dans le navire (c'est la provision ordinaire que l'on fait en partant de Québec) tout notre biscuit était perdu, et plus de la moitié de notre nourriture avait été ou consumée ou gâtée pendant les 11 jours que nous avions été sur mer. Ainsi avec toute l'économie possible, nous n'avions que pour cinq semaines de vivres. Ce calcul, ou, si vous voulez, cette réflexion nous annonçait notre mort au bout de 40 jours. Car, enfin, il n'y avait pas d'apparence que nous pussions avant ce tems trouver l'occasion de sortir de cette île déserte. Les navires qui passent aux environs de cet endroit sont tout à fait hors de portée d'apercevoir es signaux qu'on pourrait leur faire : d'ailleurs, de quelle ressource pouvions-nous être ?

nos provisions n'étaient que pour six semaines tout au plus, et les navires ne devaient passer que dans cinq ou six mois.

Je voyais approcher le désespoir, le courage était abattu, et le froid, la neige, les glaces et les maladies semblaient être réunies pour nous faire souffrir d'avantage, nous succombions sous le poids de tant de maux. Le navire devenait inaccessible par les glaces qui le formaient autour, le froid nous causait une insomnie continuelle, nos voiles ne suffisaient pas à beaucoup près pour nous garantir de la neige qui tomba cette année en si grande abondance qu'elle couvrit la terre à la hauteur de 6 pieds : la fièvre avait déjà surpris plusieurs de nos camarades. De pareilles circonstances étaient trop fatigues pour n'y pas succomber bientôt ; aussi penâmes-nous à prendre un parti.

Nous savions qu'à Mingan, c'est un endroit situé à la grande terre du Nord, il y avait des Français qui hivernaient pour faire la pêche de *Loup-Marin* dont ils font des huiles ; il était presque sur que nous en obtiendrions du secours, mais la difficulté était de s'y rendre dans une telle saison ; toutes les Rivières étaient déjà glacées, la Neige couvrait la terre à la hauteur de trois pieds, et augmentait tous les jours, et la route était fort longue, en égard à la saison et à notre état, car il nous fallait faire quarante lieues pour gagner la Pointe d'en Haut, ou du Nord-Ouest de l'Île, ensuite descendre quelque peu, et traverser enfin douze lieues de haute Mer.

Nous étions résolus à surmonter tous ces obstacles ; notre situation présente ne nous permettait pas d'en craindre une plus affreuse, mais une réflexion nous arrêta quelque tems. Il était impossible que nous partissions tous pour Mingan, et il fallait que la moitié de nos gens restassent dans cet endroit dont nous nous croyions trop heureux de pouvoir nous éloigner, en nous exposant même au plus cruels dangers.

Il n'y avait pourtant point d'autre parti à prendre, il fallait ou se résoudre à mourir tous en cet endroit au bout de six semaines, ou se séparer pour quelque tems. Je fis entendre à tout le monde que le moindre retardement nous mettrait dans l'impossibilité de suivre ce projet, que pendant ces irrésolutions le mauvais tems augmentait, et que le peu de vivres

que
que j
avoir
étion
tai q
nécel
gneur
partir
secour
fallait
Chac
lumiè
Mette
nos p
tendit
positi
et le
s'offi
laisse
trait
secour
gan.
Je d
j'étais
vingt-
s'offi
et que
patien
tait ;
ment à
détour
il fall
partais
de Se
tombe
d'Inte
ons q
ceux
je par
de ma
pas c
premi
n'est
fussent
chalo
possib
davan
celle
la ch
ceux
leur
béné
livre
enue
qu'il
cife
dic,

me pour six fe-
navires ne de-
ou six mois.

de désespoir, le
frôid, la neige,
embraient être
ffrir d'avantage,
oids de tant de
ccessible par les
tout, le froid
oninuelle, nos
ucoup près pour
ui tomba cette
nce qu'elle cou-
de 6 pieds; la
lusieurs de nos
s circonstances
r n'y pas suc-
cèsames. nous à

ngan, c'est
erre du Nord,
ui hivernaient
up-Marin dont
ir presque sur
secours, mais
ndre dans une
vières étaient
vrait la terre à
er augmentait
ait fort longue,
tre état, car il
lieues pour
ou du Nord
endre quelque
ize lieues de

romonter tous
a présente ne
raindre une
esléxion nous
ait impossible
at Mingan, et
s gens restas-
s nous croy-
ous éloigner,
plus cruels

l'autre parti
ndre à mou-
bout de six
ur quelque
ut le monde
ous mettrait
ce projet,
le mauvais
u de vivres

que nous avions se consumait : j'ajoutai
que je concevais bien que chacun devait
avoir de la répugnance à rester où nous
étions, mais en même tems je représen-
tai que cette séparation était absolument
nécessaire; et que j'espérais que le Sei-
gneur disposerait le cœur des uns à laisser
partir les autres pour aller chercher du
secours; ensuite j'avis par leur dire qu'il
fallait faire secher les ornemens de la
Chapelle; que pour attirer sur nous les
lumières du St. Esprit j'en célébrerais la
Messe le vingt six, et que j'étais sur que
nos prières auraient l'effet que nous en
attendions. Chacun applaudit à ma pro-
position; je dis la Messe du St. Esprit,
et le même jour vingt quatre hommes
s'offrirent à rester à condition qu'on leur
laisserait des vivres, et qu'on leur promet-
trait sur l'Evangile de leur envoyer du
secours aussitôt qu'on serait arrivé à *Min-*
gan.

Je communiquai à mes camarades que
j'étais dans la résolution de rester avec les
vingt-quatre hommes qui venaient de
s'offrir à demeurer au lieu du Naufrage,
et que je tâcherais de les aider à attendre
patiemment le secours qu'on leur promet-
tait; mais tout le monde s'opposait vive-
ment à mon dessein, et l'on dit pour m'en
détourner que sachant la Langue du Pays;
il fallait que j'accompagnaie ceux qui
partaient, afin que si Mrs. de Fréneuse ou
de Senneville, venaient à mourir ou à
tomber malade en chemin, je pus servir
d'Interprète en cas que nous rencontrais-
sions quelques Sauvages dans cette Isle;
ceux qui restaient exigèrent surtout que
je partisse; ils me connoissaient incapable
de manquer à ma parole, et ils ne doutaient
pas qu'à mon arrivée à *Mingan* mon
premier soin ne fut de les secourir; ce
n'est pas que ceux qui devaient partir ne
fussent très disposés à leur envoyer une
chaloupe le plutôt qu'il leur serait
possible, mais ils comptaient apparemment
davantage sur la foi d'un Prêtre que sur
celle d'un simple Particulier. Lorsque
la chose fut résolue j'exhortai à la patience
ceux que nous laissons au naufrage; je
leur dis que le moyen d'attirer sur eux les
bénédictions du Ciel, c'était de ne pas se
livrer au désespoir, et de s'abandonner
entièrement aux soins de la Providence;
qu'ils devaient s'entretenir dans un exer-
cise continuel pour écarter de eux la mala-
die, et ne point tomber dans le décourage-

ment; qu'il était de la prudence qu'ils
ménageassent ce que nous leur laissons de
vivres, quoique j'espérasse leur envoyer
du secours avant qu'ils fussent consumés;
mais qu'il valait mieux en avoir de reste
que de risquer à en manquer. Après
leur avoir donné ces conseils, ceux qui
devaient être du voyage songèrent à faire
leur petit équipage; et le vingt sept, nous
nous disposâmes à partir; nous embrassâ-
mes nos compagnons qui nous souhaitaient
un heureux voyage et de notre côté nous leur
témoignâmes combien nous désirions pou-
voir bientôt les tirer de peine; nous étions
bien éloignés de penser que nous les em-
brassions pour la dernière fois; cet adieu fut
des plus tendres, et les larmes qui l'ac-
compagnèrent étaient une espèce de pré-
sentiment de ce qui devait nous arriver.

Treize se mirent dans le Canot, et vingt
sept dans la Chaloupe; nous partîmes
l'après midi et fîmes ce jour là près de trois
lieues à la rame, mais nous ne pûmes
toucher terre, et nous fûmes obligés de
passer la nuit sur l'eau où nous endurâmes
un froid qu'on ne peut exprimer.

Le lendemain nous ne fîmes peut être pas
tant de chemin, mais nous couchâmes à
terre, et une partie de la nuit, il nous
tomba sur le corps une prodigieuse quanti-
té de Neige.

Le vingt-neuf nous eumes encore le
vent contraire, et nous fûmes contraints
par la Neige qui continuait de tomber en
abondance, d'aller à terre de très bonne
heure.

Le trente, le mauvais tems nous obligea
d'arrêter à neuf heures du matin, nous
descendîmes à terre; et fîmes bon feu
pour cuire des pois dont plusieurs de nos
gens se trouverent fort incommodés.

Le premier de Décembre les vents nous
empêcherent de remettre à l'eau, et comme
nos Matelots se plaignaient de leur foibles-
se, et disaient qu'ils ne voulaient plus ra-
mer, nous fîmes cuire un peu de viande
que nous mangéâmes après en avoir pris
le bouillon: c'était la première fois depuis
notre départ que nous nous étions si bien
traités: les autres jours nous ne mangions
chacun qu'un peu de Morue sèche et crue,
ou bien de la colle que nous faisons avec
de la farine et de l'eau.

Le deux au matin, les vents s'étans jet-
tés au *sud-ouest*, nous mîmes à la voile et
fîmes assez de chemin. Vers midi, nous
nous joignîmes au canot afin de manger

tous ensemble. Notre joie était extrême de voir le beau tems continuer, et les vents devenir de plus en plus favorables à notre route : mais cette joie ne dura guères et fit place à la consternation la plus affreuse. Après notre repas nous continuâmes à marcher. Le canot allait mieux que nous à la rame, mais à la voile nous avions l'avantage sur lui, le vent s'était élevé vers le soir et avant tant soit peu tourné, nous eumes devoir tenir le large pour doubler une pointe que nous appercevions, et nous fines signe au canot de nous suivre, mais il se laissa aller à terre, et nous le perdimus de vue. Nous trouvâmes à cette pointe une mer affreuse, et quoique le vent ne fut pas des plus forts nous ne pûmes la doubler qu'avec bien de la peine, et après avoir pris beaucoup d'eau cela nous fit trembler pour le canot qui était tout prêt de terre où la mer brise toujours plus qu'au large, il y fut battu si cruellement qu'il y périt, et nous n'en eumes de nouvelles qu'au printems, comme vous le verrez par suite de ma relation.

Quand nous eumes passé la pointe nous cherchâmes à aborder ; mais la nuit était trop avancée, et nous ne pûmes d'abord en venir à bout, la mer était bordée de rochers escarpés et fort hauts l'espace de deux lieues : ayant cependant vu au bout une anse de sable, nous y donnâmes à pleines voiles, et nous débarquâmes sans nous mouiller beaucoup. Nous allumâmes aussitôt un grand feu afin de montrer au canot que nous étions là, mais cette précaution fut inutile puisqu'il avait été brisé. Lorsque nous eumes mangé un peu de colle, chacun de nous s'enveloppa dans sa couverture, et passa la nuit auprès du feu, à dix heures du matin le tems se couvrit, la neige tomba fort abondamment jusqu'au lendemain, et comme le feu la faisait fondre, nous nous trouvâmes si fort incommodé que nous aimâmes mieux nous reposer au froid que dans l'eau.

Vers minuit, les vents devinrent si violens que notre chaloupe qui était à une fort petite distance de terre, ayant chassé sur son ancre, vint en côte où elle manqua d'être brisée, les deux hommes qui étaient dedans s'éveillèrent, et se mirent à crier de toutes leurs forces, nous y courûmes aussitôt le Capitaine et moi. Nous jetâmes à terre ce que nous pûmes sauver de notre équipage ; les autres ramassèrent ce que nous jetions et le portaient à une dis-

tance qu'ils croyaient inaccessible aux flots, mais la mer devint si furieuse qu'elle aurait tout emporté ce que nous venions de sauver, si mes Compagnons n'avaient eu soin de transporter à trois différentes fois ce qu'ils avaient cru être en sûreté dès la première. Cela ne suffisait pas ; il fallait songer à tirer notre voiture, et empêcher qu'elle ne fut emportée par les flots. La peine que nous eumes à la mettre à sec n'est pas concevable, et nous n'en vîmes à bout que vers les dix heures du matin. Elle était fort mal traitée et demandait une réparation considérable, nous revînâmes au lendemain à la racontimoder, nous fîmes du feu pour sécher nos hardes ; ensuite nous mangâmes un morceau pour nous rétablir de la fatigue que nous avions effluée. Dès le matin, le charpentier et ceux qui étaient en état de l'aider, travaillèrent à remettre les choses en état : une partie de nos gens allèrent à la découverte du canot, mais inutilement ; et ce fut en vain que nous restâmes plusieurs jours en cet endroit, pour en apprendre des nouvelles. La veille de notre départ nous tirâmes deux renards qui nous aidèrent à manger nos provisions ; dans une situation pareille à la notre, il fallait profiter de tout, aussi la crainte de mourir de faim nous empêcha-t-elle de laisser aucune occasion de prolonger notre vie.

Le sept du mois, nous partîmes dès la pointe du jour, avec un petit vent favorable qui nous fit faire assez de chemin ; vers dix heures nous mangâmes nos Renards, cinq heures après le tems se couvrit, et le vent augmentant avec la Mer, il fallut chercher un Hâvre, mais il n'y en avait pas. Nous fûmes donc obligés de tenir le Large et de mettre nos voiles au vent pour nous soutenir. La nuit avançait, une pluie mêlée de grêle qui survint tout-à-coup eut bientôt fermé le jour, le vent nous pouffait avec une telle véhémence que l'on avait peine à gouverner, et notre chaloupe avait eu trop d'assauts pour être en état de soutenir à un pareil tems. Il fallut cependant céder aux conjonctures.

Au fort du danger nous fûmes jetés dans une baie où le vent nous tourmentait encore, et où il n'était pas possible de trouver un débarquement ; notre ancre ne pouvait tenir dans aucun endroit, le mauvais tems augmentait à chaque minute, et notre chaloupe ayant été poussée

violent
nous cr
heure à

Nous
la Mer
chaloupe
perce,
ge, que
de glac
d'autant
étaient
brisiaient
appreid
je n'exa
divers m
dans cet
e'expressi
reur de
semblait
hoitais t
de la Pro
mettre en
d'une vie
pour le
était le
plairait.

Enfin
de gagne
baye où
quilles ;
me écha
rendit gr
nous avai
le plus é

Quelq
ne pûmes
basse pou
jeter l'an
aller à te
plusieurs
partout j
poné av
farine po
pris que
à sécher
main. J
tendrai
toute l'ar

E
De Pader

I
Mon
Il n'y

d'Avril, et d'attendre que les glaces fussent fondues afin de pouvoir avec notre chaloupe achever notre voyage : le hazard seul pouvait nous apporter du secours dans cet endroit, c'aurait été nous flatter que d'espérer qu'il nous en vint aucun. Dans cette conjoncture il était nécessaire d'examiner mûrement ce que nous avions de vivres, et d'en régler la distribution de telle sorte, qu'ils pussent durer jusqu'à ce tems. Nous réglâmes donc notre nourriture de la manière suivante : le matin nous faisons bouillir dans de la neige fondue deux livres de farine pour avoir de la colle ou de la bouillie à l'eau ; le soir nous cuisions de la même façon environ le même poids de viande ; nous étions dix-sept, et par conséquent chacun de nous avait environ quatre onces de nourriture par jour. Il n'était pas question de pain ni d'autre chose. Une fois la semaine seulement nous mangions des noix au lieu de viande, et quoique nous n'en prissions chacun que plein un cueillié à bouche, c'était en vérité le meilleur de nos repas. Ce n'était pas assez d'avoir fixé la quantité de la nourriture que nous devions prendre ; il fallait encore régler qu'elles seraient nos occupations. Nous entreprîmes Léger, Basile, et moi de couper quelque tems qu'il fit, tout le bois nécessaire ; quelques uns se chargèrent de le porter ; et d'autres s'offrirent à écarter la Neige, ou plutôt à en diminuer l'épaisseur sur la route que nous prendrions pour aller dans la Forêt.

Vous serez peut-être surpris de ce que je me chargeai de couper le bois, cet exercice ne vous semble pas fait pour moi, et peut-être croyez vous qu'il est au-dessus de mes forces ; vous avez raison dans un sens, mais en faisant réflexion que les exercices violens ouvrent les pores, et donnent passage à quantité d'humeurs qu'il serait dangereux de laisser croupir dans le sang, vous comprendrez facilement que c'est à ces exercices que je dois ma conservation, j'ai toujours eu la précaution de me suigner extraordinairement lorsque je me suis senti appesanti, ou attaqué de la fièvre ; et surtout lorsque j'ai cru être surpris du mauvais air. J'allais donc tous les jours au bois, et malgré les efforts que l'on faisait pour écarter la neige, nous y entrions souvent jusqu'à la ceinture. Ce n'était point là la seule incommodité que nous recevions dans cet exercice : les bois qui se trouvaient à notre portée étaient

fort branchus, et tellement chargés de neige, qu'aux premiers coups de hache, elle abattait celui qui les avait donnés, nous étions tous trois alternativement abattus, et souvent nous tombions chacun deux ou trois fois ; alors nous continuions l'ouvrage, et quand par des secousses répétées l'arbre se trouvait déchargé de neige, nous l'abattions, le mettions en pièces, et revenions tous les trois à la cabanne avec chacun notre charge ; pour lors nos camarades allaient chercher le reste, ou plutôt ce qu'il en fallait pour toute la journée ; nous trouvions ce métier si bien dur, mais il fallait absolument le faire, et quoique la fatigue fut extrême, il y avait tout à craindre si nous négligions de la prendre avec la même assiduité ; elle augmentait de jour en jour, car à force d'abattre du bois, nous étions obligés d'en aller chercher plus loin, et conséquemment de frayer une route plus longue. Notre foiblesse devenait plus grande à proportion que notre travail était plus fort. Des branches de sapins jetées indifféremment nous servaient de lit, la vermine nous rongait, car nous n'avions pas quoi changer de linge, la fumée et la neige nous causaient aux yeux des douleurs incroyables, et pour comble de maux nous ne pouvions aller à la selle, et nous avions un flux d'urine qui ne nous donnait point un moment de relâche. Je laisse aux Médecins à examiner d'où ces deux incommodités pouvaient provenir ; quand nous en aurions su la cause, cette connoissance ne nous aurait servi de rien ; il est assez inutile de découvrir la source d'un mal quand on n'est pas à portée d'y trouver aucun remède.

Le vingt-quatre Décembre, nous fîmes sécher les ornemens de la chapelle, nous avions encore un peu de vin, je le fis dégeler, et le jour de Noël, je célébrai la Messe ; lorsqu'elle fut finie, je prononçai un petit discours pour exhorter nos gens à la patience. C'était une espèce de parallèle de ce qu'avait souffert le Sauveur du Monde, avec ce que nous souffrions ; et je finis en leur recommandant d'offrir leurs peines au Seigneur, et en les assurant que cette offrande était un titre pour en obtenir la fin et la récompense. On exprime beaucoup mieux les maux que l'on sent que ceux qu'on voit sentir aux autres. Mon discours eut l'effet que j'en attendais, chacun reprit courage, et se résigna à

four
nou
dans
L
ble
fur
dans
et l
nous
brisa
emp
Foul
par t
leme
pe av
terna
à nour
rance
les co
d'emp
laient
avons
au pie
plus
leurs
leurs p
parenc
Quelle
le plus
des lar
vous ce
autres
lettre f
J'eu
forces
mes c
que je
patient
la triste
la quel
de leur
je pris
fait ; j
furent
" irrit
" mau
" dont
" coup
" sans
" puni
" et qu
" défel
" du
" Que
" je, f
" votre
" des f

souffrir jusqu'à ce qu'il plairait à Dieu de nous appeler à lui, ou de nous tirer du danger.

Le premier Janvier une pluye considérable qui tomba tout le jour, et dont il nous fut impossible de nous garantir, nous mit dans le cas de nous coucher tout mouillés, et la nuit un vent de Nord très violent nous gela pour ainsi dire dans notre cabane, brisa toutes les voires de la baye, et les emporta avec notre chaloupe ; un nommé Foucault nous apprit cette triste nouvelle par un grand cri, nous cherchâmes inutilement à découvrir l'endroit où la chaloupe avait été poussée, jugez de notre consternation ; cet accident mettait le comble à notre infortune, et nous ôtait toute espérance de la voir finir ; j'en sentais toutes les conséquences, je voyais le désespoir s'emparer de tout le monde ; les uns voulaient manger tout d'un coup ce que nous avions de nourriture et aller ensuite mourir au pied d'un arbre ; les autres ne voulaient plus travailler, et disaient pour justifier leurs refus qu'il était inutile de prolonger leurs peines, puisqu'il n'y avait plus d'apparence qu'ils pussent éviter de mourir. Quelle situation, mon cher frère, le cœur le plus barbare en serait touché, je verse des larmes en vous la dépeignant, et je vous connois trop sensible aux maux des autres pour penser que vous lisez ma lettre sans en être attendri.

J'eus besoin de me rappeler toutes mes forces pour m'opposer aux résolutions de mes camarades ; les meilleures raisons que je leur alléguais, semblaient les impatienter, et leur faire sentir d'avantage la tristesse de leur état. La douceur avec laquelle j'espérais pouvoir les détourner de leur dessein ne produisant aucun effet, je pris un ton que mon caractère autorisait ; je leur dis avec une force dont ils furent surpris, que " Dieu était sans doute " irrité contre nous, qu'il mesurait les " maux qu'il nous envoyait, aux crimes " dont nous nous étions autrefois rendus " coupables ; que ces crimes étaient " sans doute bien énormes, puisque la " punition en était des plus rigoureuses, " et que le plus grand de tous était notre " désespoir qui, s'il n'était bientôt suivi " du repentir, deviendrait irrémédiable. " Que sçavez vous mes frères, continuai- " je, si vous ne touchez pas à la fin de " votre pénitence ? le tems des plus gran- " des souffrances est celui de la plus gran-

" de miséricorde. Je ne vous en rendez pas " indignes par vos murmures, le premier " devoir du Chrétien est de se soumettre " aveuglement aux ordres de son Créa- " teur ; et vous, cœurs rebelles, vous " voulez lui résister, vous voulez perdre " en un instant le fruit des maux que " Dieu ne vous envoie que pour vous " rendre dignes des biens qu'il destine à " ses enfans ; vous voulez devenir ho- " micides ; et pour vous soustraire à des " souffrances passagères, vous ne craignez " pas de vous précipiter dans des tourmens " qui n'ont de bornes que l'Eternité. " Suivez donc votre criminelle résolution, " accomplissez votre horrible dessein, j'ai " fait mon devoir ; c'est à vous à penser " que vous êtes perdus pour toujours. " J'espère cependant ajoutai je, que par- " mi vous, il y aura du moins quelques " ames assez attachées à la Loi de leur " Dieu, pour avoir égard à ma remon- " trance, et quelles se joindront à moi " pour lui offrir leurs peines, et pour lui " demander la force de les soutenir.

Lorsque j'eus fini, je voulus me retirer, mais tous nos gens m'arrêrèrent, et me prièrent de leur pardonner l'excès du désespoir dans le quel ils étaient tombés, ils me promirent en versant un torrent de larmes, qu'ils n'irriteraient plus le Ciel par leurs murmures ou leur impatience, et qu'ils allaient redoubler leurs efforts pour se conserver une vie qu'ils reconnaissaient tenir de Dieu seul, et dont ils n'étaient pas maîtres de disposer. A l'instant chacun reprit son occupation ordinaire ; je fus dans la Forêt avec mes deux camarades, et les autres, lorsque nous fûmes revenus, ils allèrent chercher le bois que nous avions coté. Quand tout le monde fut rassemblé je dis qu'ayant encore du vin pour deux ou trois Messes, il était à propos d'en célébrer une pour demander au St. Esprit les forces et les lumières dont nous avions besoin. Le tems s'éclaircit le cinq de Janvier ; je choisiss ce jour-là pour dire la Messe ; j'avais à peine fini, que Mr. Vaillant, et le Maître-Valer, homme fort et vigoureux nommé Foucault, nous communiquèrent la résolution qu'ils avaient prise d'aller à la découverte de la chaloupe. Je louai beaucoup leur zèle de s'exposer ainsi pour le salut de leurs compagnons. Dans quelque situation que l'on soit on aime toujours à s'entendre louer ; l'amour propre ne nous quitte qu'avec la

vie. Il n'y avait pas encore deux heures que ces hommes étaient partis, lorsqu'on les vit revenir avec un air de satisfaction qui fit croire qu'ils avaient quelque bonne nouvelle à nous apprendre, cette conjoncture ne fut pas fautive, car Mr. Vaillant dit qu'après avoir marché pendant une heure avec Foucaut, ils avaient aperçu au bord du bois une petite cabane, et deux canots d'écorce, qu'y étant entrés, ils y avaient trouvé de la graisse de Loup Marin, et une hache qu'ils apportaient, et que l'impatience d'annoncer cette nouvelle à leurs camarades les avait empêchés d'aller plus loin. J'étais dans le bois lorsqu'ils revinrent, le Sr. de Senneville accourut pour m'annoncer la découverte que Mrs. Vaillant et Foucaut venaient de faire, je me dépêchai de retourner à la cabane, et je priai nos deux hommes de me détailler ce qu'ils avaient vu : ils me répétèrent tout ce qu'ils avaient dit aux autres ; chaque mot réveillait l'espérance et la joie dans mon cœur. Je saisis cette occasion pour exalter les soins de la Providence sur ceux qui s'y abandonnent entièrement, et j'exhortai tout le monde à rendre grâce à Dieu de la faveur qu'il venait de nous faire : plus on est près du précipice, et plus on a de reconnaissance envers son Libérateur ; vous pouvez penser si la nôtre fut vive : peu de jours auparavant nous nous croyions perdus sans ressource, et lorsque nous désespérions de recevoir aucun secours, nous apprenions qu'il y avait des Sauvages dans l'Isle, et que vers la fin de Mars, ils pourraient nous secourir lorsqu'ils reviendraient à leur cabane pour reprendre leurs canots.

Cette découverte renouvela le courage de ceux qui l'avaient faite ; ils partirent le lendemain, remplis de cette confiance que donnent les premiers succès ; ils comptaient retrouver notre chaloupe, leur espoir ne fut pas trompé ; car après avoir fait un peu plus de chemin que la veille, il l'aperçurent au large, et en revenant ils trouvèrent et prirent avec eux une malle pleine de hardes que nous avions jetée à l'eau dans cette nuit dont je vous ai parlé.

Le dix, quoique le tems fut très froid, nous allâmes tous ensemble pour tâcher de mettre notre chaloupe en sûreté, mais étant pleine de glaces, et celles qui l'environnaient la rendant semblable à une petite montagne, il nous fut impossible de

la tirer à bord ; cent hommes n'en seraient venus à bout que très difficilement, encore plusieurs auraient ils risqué de périr dans cette entreprise. Cet obstacle ne nous causa pas beaucoup de chagrin, il y avait apparence que ceux aux quels appartenaient les deux canots avaient une chaloupe, ou bien un autre bâtiment avec le quel ils avaient traversé, et nous comptions en profiter. Nous reprîmes donc la route de notre cabane, à peine eumes nous fait cinquante pas que le froid faisait Maître Foucaut au point de l'empêcher de marcher ; nous fumes obligés de le porter, et lorsqu'il fut dans la cabane il rendit son âme à Dieu.

Le vingt-trois, notre Maître-Carpentier succomba à la fatigue ; il eut le tems de se confesser, et mourut en vrai Chrétien.

Quoique beaucoup de nos gens eussent les jambes enflées, nous n'en perdîmes aucun depuis le vingt-trois Janvier jusqu'au seize Février ; l'attente de la fin de Mars nous soutenait, et nous croyons déjà voir arriver ceux de qui nous espérons notre salut ; mais Dieu ne voulait pas que tous profitassent du secours qu'il nous destinait, les desseins de sa Providence sont impénétrables, et quoique les effets nous en soient contraires, nous ne pouvons sans blasphème les accuser d'injustice ; ce que nous appelons mal est souvent un bien selon les vues de notre Créateur ; et soit qu'il nous éprouve par l'infortune ou par la prospérité, nous lui devons toujours des remerciemens.

Adieu, mon cher frère, j'attens de vos nouvelles ; ma lettre est assez longue ; je veux vous laisser me plaindre quelque tems ; c'est un droit que je crois pouvoir exiger de votre amitié.

Je suis et serai toujours

Mon cher frère

Votre très affectionné frère

EMMANUEL CRESPEL, Récolet.
De Paderborn le 28 Février 1742.

SIXIEME LETTRE.

Mon très cher frère,

Je comptais recevoir de vos nouvelles le quinze ou le dix huit de ce mois tout au plus tard ; nous sommes au vingt-cinq, et je n'entends point parler de vous : votre façon de penser pour moi ne me permet pas de croire que ce retard soit causé par du refroidissement ou de l'indifférence ;

j'aime m'empêcher et pour point un mets une vous.

Je finis écris par écrier l'espérance mais que et c'est, vous écri

Le se Capitaine trême Or le nom et quitta admirable

Vers Girard pa il y avait à paraître bes qui lu près, l'a sa conscie il fit une qu'il par croire qu'

Notre suivante revint pas quelqu'un à côté de l'impu près de courage e plus loin nous perm nous ne e voisinage un air affe fin ; ou pl excessif q rupnon de effets qu'il dans une a

Tant de répandire malheureu visage qu'a mettre fin vie. Les et leurs en misère dar leur famille Ciel de se

en seraient
facilement,
qué de pé-
et obstacle
de chagrin,
aux quels
avaient une
e bâtiment
lé, et nous
s reprîmes
ne, à peine
que le froid
de l'empê-
obligés de
is la cabane

re. Charpen-
eur le tems
vrai Chréti-

gens eussent
n perdîmes
Janvier jus-
de la fin
ous croyons
nous espé-
ne voulait pas
rs qu'il nous
vidence font
s effets nous
pouvons sans
stice; ce que
nt un bien se-
teur; et soit
rtune ou par
s toujours des

ttens de vos
z longue; je
quelque tems;
voir exiger de

onné frère
s., Récolet.
742.

R.E.

os nouvelles
mois tout au-
ingt-cinq, et
vous: votre
me permet
pit causé par
indifférence;

J'aime mieux croire que vous en avez été empêché par des affaires indispensables, et pour vous montrer que je ne vous fais point un crime de votre silence, je me mets une troisième fois en avance avec vous.

Je finis la dernière lettre que je vous écrivis par vous dire que nous étions au commencement de Février soutenus par l'espérance de voir bientôt finir nos peines, mais que Dieu en avait résolu autrement; et c'est, mon cher frère ce que je veux vous écrire aujourd'hui.

Le seize, le Sr. de Frenuse notre Capitaine mourut après avoir reçu l'Extrême Onction. Quelques heures après, le nommé Jérôme Boffeman se confessa, et quitta cette vie avec une résignation admirable.

Vers le soir un jeune homme nommé Girard paya le même tribut à la Nature: il y avait plusieurs jours qu'il se disposait à paraître devant Dieu; un mal de jambes qui lui venait de s'être chauffé de trop près, l'avait fait penser à mettre ordre à sa conscience; je l'aidai dans ce travail: il fit une confession générale, et le repentir qu'il parut avoir de ces fautes me fait croire qu'il en a mérité le pardon.

Notre Maître-Cannonier tomba la nuit suivante dans une foiblesse dont il ne revint pas. A mesure qu'il nous mourait quelqu'un, nous le mettions dans la neige à côté de la Cabane; il y avait sans doute de l'imprudence à déposer nos morts si près de nous, mais nous manquions de couirage et de force pour les aller porter plus loin: d'ailleurs notre situation ne nous permettait point de penser à tout, et nous ne croyions pas devoir craindre le voisinage de ce qui pouvait nous apporter un air assez corrompu pour avancer notre fin; ou plutôt nous pensions que le froid excessif qui dominait empêcherait la corruption de produire sur nous aucun de ces effets qu'il aurait été naturel de craindre dans une autre saison.

Tant de morts arrivées en si peu de tems répandirent l'alarme partout. Quelque malheureux que soit un homme, il n'envisage qu'avec horreur le moment qui doit mettre fin à ses peines, en le privant de la vie. Les uns regrettaient leurs femmes et leurs enfans, et pleuraient sur l'état de misère dans le quel leur mort plongerait leur famille, les autres se plaignaient au Ciel de se voir elever à la vie dans un

âge où l'on commence seulement à en jouir; quelques-uns sensibles aux charmes de l'amitié, attachés à leur patrie, et destinés à des établissemens également agréables et avantageux jetaient des cris qu'il était impossible d'entendre sans verser des larmes: chaque mot qu'ils prononçaient me perçait le cœur; à peine me restait il la force de les consoler: je joignis d'abord mes larmes aux leurs; je ne pouvais sans injustice leur refuser cette consolation ni condamner leurs plaintes. Il y avait du danger à prendre ce parti; et je n'en voyais point de plus convenable que de laisser passer les effets de leurs premières réflexions. Les objets de leurs regrets ne les rendaient point coupables, que pouvais-je condamner dans leur douleur? C'est vouloir étouffer la Nature que de lui imposer silence dans une occasion où elle serait méprisable si elle était insensible.

Les circonstances dans les quels nous nous trouvions, ne pouvaient être plus facheuses; se voir mourir, voir mourir ses amis sans être en état de les secourir, être incertain du sort de treize personnes dont le canot avait été brisé; ne pas douter que les vingt quatre du vaisseau ne fussent pour le moins aussi malheureux que nous; être mal nourris, mal vêtus, fatigués, incommodés des jambes, rongés par la vermine, aveuglés continuellement ou par la neige ou par la fumée: voilà notre état, chacun de nous était l'image de la mort, nous frémissions en nous regardant; et ce qui se passait en moi justifiait les plaintes de mes camarades.

Plus la douleur est violente, moins elle dure, et l'expression manque plutôt aux maux extrêmes qu'aux médiocres.

Dès que je les vis plongés dans ce silence qui suit ordinairement les pleurs qu'un grand malheur fait répandre, et qui est la marque d'une plus douleur excessive; j'essayai de les consoler, et voici à peu-près ce que je leur dis:

“ Je ne puis condamner vos plaintes
“ mes cher Enfans, et Dieu les é-
“ coutera sans doute favorablement;
“ Nous avons plusieurs fois dans notre
“ malheur senti les effets de ses bontés.
“ Notre Chaloupe ouverte de tous côtés,
“ et toutes fois soutenue et conservée pen-
“ dant la nuit de notre naufrage; la ré-
“ solation de vingt quatre hommes qui se
“ sont sacrifiés pour notre salut; et sur-

" tout la découverte de deux canots Sau-
 " vages, sont des événemens qui prouvent
 " manifestement la projection que Dieu
 " nous accorde. Il ne nous distribue ses
 " faveurs que par degrés, il veut avant
 " dy mettre le comble que nous nous en
 " rendions dignes par notre résignation à
 " souffrir les maux qu'il lui plaira de
 " nous envoyer. Ne désespérons pas de
 " la Providence, elle n'abandonne jamais
 " ceux qui se soumettent entièrement à
 " ses volontés. Si Dieu ne nous délivre
 " pas en un instant, c'est qu'il juge à
 " propos de se servir pour cet effet de mo-
 " yens qui paraissent naturels; il a déjà
 " commencé en conduisant le Sieur
 " Vaillant et Maître Foucault vers le
 " lieu où sont les canots, soyons sûrs
 " qu'il voudra bien achever cet ouvrage.
 " Pour moi je ne doute pas qu'il ne destine
 " ses canots à notre délivrance. Ce se-
 " cours, mes chers enfans, ne peut tarder
 " à nous être offert, nous touchons au
 " mois de Mars, c'est le tems au quel les
 " Sauvages viendront prendre leurs ca-
 " nots, le terme n'est pas long, ayons
 " patience et redoublons d'attention pour
 " découvrir ceux dont nous espérons du
 " secours. Ils ont sans doute une cha-
 " loupe; prions Dieu qu'il les dispose à
 " nous y donner place, il tient en ses
 " mains les cœurs de tous les hommes il
 " attendra pour nous ceux de ces Sau-
 " vages, il excitera leur compassion en
 " notre faveur, et notre confiance en ses
 " bontés joint au sacrifice que nous lui
 " ferons de nos peines nous méritera ce
 " que nous lui demandons.

Alors je me jetai à genoux, et récitai
 quelques prières qui convenaient à notre
 situation, et à nos besoins; tout le monde
 m'imita, et personne ne pensa plus à ces
 maux que pour les offrir à Dieu. Nous
 fumes assez tranquilles jusqu'au cinq de
 Mars; nous voyions avec joie approcher
 le moment de notre délivrance, nous com-
 ptions y toucher, mais Dieu voulait encore
 nous affliger, et mettre notre patience à de
 nouvelles épreuves.

-Le six Mars jours des Cendres vers
 deux heures après minuit, une grosse
 neige poussée par un vent de Nord très
 violent mit le comble à notre malheur;
 elle tombait en si grande quantité, qu'elle
 rempli bientôt notre Cabane, et nous
 obligea de passer dans celle des Matelots
 où elle n'entraît pas moins que dans la

nôtre, mais comme elle était plus grande,
 nous y étions plus au large; notre feu
 fut éteint, il n'y avait pas moyen d'en
 faire, et pour nous échauffer nous n'avions
 que la ressource de nous mettre tous en-
 semble et de nous feirer les uns auprès
 des autres. Nous passâmes donc dans la
 cabane des Matelots le Mercredi vers huit
 heures du matin, nous y portâmes nos
 couvertures, et un petit jambon crû que
 nous mangeâmes aussitôt que nous y fûmes
 entrés; nous jettâmes ensuite la neige
 dans un coin de la cabane, nous étendîmes
 la grande couverture par terre, nous nous
 mîmes tous dessus, et les lambeaux des
 petites servirent à nous garantir de la sei-
 ge, beaucoup plus que du froid. Nous
 restâmes dans cet état sans feu, et sans
 boire ni manger aucune chose que de la
 neige jusqu'au Samedi matin.

Je pris alors la résolution de sortir
 quelque froid qu'il fit pour tâcher d'ap-
 porter un peu de bois et de la farine pour
 faire de la colle. Il y allait de la vie à
 ne pas s'exposer pour chercher du secours
 contre le froid et contre la faim; j'avais
 vu mourir pendant les trois jours et les
 trois nuits que nous ayions passés dans la
 cabane des matelots quatre ou cinq hom-
 mes dont les jambes et les mains étaient
 entièrement gelées: nous étions bien
 heureux de n'avoir pas été surpris de la
 même façon, car le froid fut si vif le
 Mercredi, le Jeudi et le Vendredi, que
 l'homme le plus dur serait mort infailli-
 blement s'il était seulement sorti de la
 cabane pendant dix minutes. Vous en
 jugerez par ce que je vais vous dire: le
 tems s'étant un peu radouci le Samedi, je
 me déterminai à sortir; Leger, Basile
 et Foucault voulurent me suivre, nous ne
 mîmes pas plus d'un quart d'heure à aller
 prendre de la farine et cependant Basile
 et Foucault eurent les pieds et les mains
 gelées dans cette sortie, et moururent peu
 de jours après.

Il ne nous fut pas possible d'aller jus-
 qu'au bois, la neige le rendait inaccessible,
 et nous aurions risqué de nous perdre si
 nous avions voulu forcer cet obstacle.
 Nous fumes donc obligés de faire notre
 colle à froid, chacun de nous en eut envi-
 ron trois onces, et pensa payer de sa vie ce
 petit soulagement, car pendant toute la
 nuit nous fumes tourmentés par une si
 grande altération, et dévorés par une ar-
 deur si violente, que nous nous croyons à

tout
 més.

Le

ger et

était

peu d

de ma

froid

qu'il

ge,

état

nous

nous

feu,

rine

nous

Tous

fut

cette

père

accide

moi

notre

conséq

Matelo

il n'y

bât d'a

notre

dehors

ces et

nous y

de sap

allâme

feu au

pour

cet ou

gués,

gnons,

Vaillan

mains

et Fo

autres

nous

nous

n'en

Le

et mo

Fou

robuste

une v

se dor

nous

vu de

de m'

tes o

ne qu

au sal

était plus grande, large ; notre feu et pas moyen d'en souffler nous n'avions à mettre tous ensemble les uns auprès des autres donc dans la Mercredi vers huit y portâmes nos jambon crû que nous y fûmes ensuite la neige, nous étendîmes terre, nous nous es lambeaux des garantir de la neige du froid. Nous sans feu, et sans chose que de la

lution de sortir pour tâcher d'apporter de la vie à chercher du secours la faim ; j'avais trois jours et les uns passés dans la mort ou cinq hommes mains étaient nous étions bien été surpris de la mort fut si vif le Vendredi, que nous mourrions infailliblement sorti de la vie. Vous en vous dire : le Samedi, je Leger, Basile suivrez, nous ne d'heure à aller dépendant Basile pieds et les mains moururent peu

de d'aller jusqu'à être inaccessible, nous perdre si cet obstacle de faire notre nous en eu envie de sa vie ce pendant toute la vie par une si grande par une ardeur nous croyons à

tout moment sur le point d'en être consumés.

Le Dimanche dix, Messieurs Furst, Leger et moi, nous profitâmes du tems qui était assez beau, pour aller chercher un peu de bois ; nous étions les seuls en état de marcher, mais peu s'en fallut que le froid que nous endurâmes, et la fatigue qu'il nous fallut essuyer en écartant la neige, ne nous réduisissent dans le même état que les autres ; heureusement nous nous fîmes bon contre l'un et l'autre, nous apportâmes du bois, nous fîmes du feu, et avec de la neige et fort peu de farine nous eumes une colle fort claire qui nous défaltra tant-soit-peu.

Tout le bois que nous avions apporté fut consumé vers huit heures du soir, et cette nuit fut si froide que le Sr. Vaillant père fut trouvé mort le lendemain. Cet accident fit penser à Mrs. Furst, Léger et moi qu'il était à propos de retourner dans notre cabanne, elle était plus petite et par conséquent plus chaude que celle des Matelots, il ne tombait plus de neige, et il n'y avait point d'apparence qu'il en tombât d'avantage. Quelque grande que fut notre foiblesse, nous entreprîmes de jeter dehors de notre première demeure les glaces et la neige dont elle était remplie, nous y portâmes des nouvelles branches de sapin pour nous servir de lit, nous allâmes chercher du bois, et fîmes grand feu au dedans et au dehors de la cabanne pour l'échauffer de tous côtés. Après cet ouvrage qui nous avait beaucoup fatigués, nous fumes chercher nos compagnons, je portai les Sieurs de Senneville et Vaillant fils qui avaient les pieds et les mains gelées ; Monsieur le Vasseur, Basile et Foucault moins incommodés que les autres tâchèrent de se traîner sans secours ; nous les couchâmes sur les branches que nous avions préparées, et pas un d'eux n'en sortit qu'après sa mort.

Le dix-sept Basile perdit connoissance et mourut le dix-neuf.

Foucault qui était d'une constitution robuste et qui avait de la jeunesse souffrit une violente agonie ; les mouvemens qu'il se donnait pour se défendre contre la mort nous sefaient trembler, et je n'ai guères vu de spectacle plus horrible. Je tâchai de m'acquitter de mon devoir dans ces tristes occasions, et j'espère de la bonté divine que mes soins n'auront pas été inutiles au salut de tous ces mourans,

Nos vivres commençoient à tirer à leur fin, nous n'avions plus de farine, il nous restait à peine dix livres de pois ; nous n'avions pas sept livres de chandelles, ni autant de lard, et le jambon qui nous restait ne pesait tout au plus que trois livres. Il était tems de penser à chercher d'autres moyens de vivre ; nous allâmes donc Leger et moi, car Mr. Furst notre second capitaine était hors d'état de sortir, chercher à mer balle des coquillages ; le tems était assez beau, nous marchâmes près de deux heures dans l'eau jusqu'aux genoux, et nous trouvâmes enfin sur un binc de sable des espèces d'huîtres dont la coquille est unie ; nous en apportâmes le plus qu'il nous fut possible, elles étaient bonnes et toutes les fois que le tems et la Mer le permettaient nous allions faire provision ; mais elles nous coûtaient bien cher, car en arrivant à la cabanne nos pieds et nos mains étaient également enflés et presque gelés. Je ne me dissimulai pas le danger qu'il y avait à reciter trop souvent cette sorte de pêche ; j'en sentais les conséquences, mais que faire ? il fallait vivre ou plutôt retarder le moment de notre mort.

Nos malades empiraient tous les jours ; la dangrène s'était mise dans leur jambes, et personne ne pouvait les panser ; je me chargeai de ce soin ; il était de mon devoir de donner l'exemple de cette charité qui est la base de notre Religion ; je fus pourtant combattu quelques momens entre le mérite de remplir mes obligations, et le danger qu'il y avait à m'en acquitter ; Dieu me fit la grace de triompher de ma répugnance ; mon devoir l'emporta, et quoique le tems auquel je pansais les plaies de mes camarades fut pour moi le plus cruel de la journée ; jamais je ne ralentis les soins que je leur devais. Je vous détaillerai dans ma septième lettre de quelle nature étaient leurs plaies, et vous jugerez si la répugnance que j'avais eu d'abord à les panser était bien fondée, ou plutôt vous verrez si elle n'était pas excusable à la première réflexion. Je fus bien récompensé de mes peines ; la reconnaissance de nos malades n'est pas concevable ; " quoi, me disait l'un, vous vous exposez " à la mort pour nous conserver à la vie ; " laissez-nous à nos douleurs, vos soins " peuvent bien les adoucir, mais il ne les " dissipent jamais. Retirez-vous, me " disait l'autre, et ne privez pas ceux qui

" ne doivent point mourir de la consolation
 " on de vous avoir avec eux ; aidez-nous
 " seulement à nous mettre en état d'aller
 " rendre compte à Dieu des jours qu'il
 " nous a laissés, et fuyez ensuite l'air
 " corrompu que l'on respire auprès de
 " nous.

Vous jugez bien que leurs instances furent de nouveaux liens qui m'attachèrent auprès d'eux, elles augmentaient le plaisir que l'on sent à faire ce que l'on doit, et me donnaient les forces et le courage dont j'aurais besoin.

Adieu, mon frère, je n'ai pas le tems de vous en dire davantage ; d'ailleurs je suis bien aise de recevoir de vos nouvelles avant de finir ma Relation, et d'apprendre l'effet que mes trois dernières lettres auront produit sur votre cœur, et sur celui des personnes aux quelles vous les aurez fait lire. Je suis toujours avec la même amitié

Mon cher frère

Votre très affectonné frère

EMMANUEL CRESPEL, Récollet.

De Paderborn le 28 Mars 1749.

SEPTIEME LETTRE.

Mon très cher frère,

Je suis bien aise de voir que vos occupations aient été les seules causes de votre silence ; je n'en ai jamais soupçonné d'autres, et je vois avec plaisir que je ne me suis pas trompé. Mes trois dernières Lettres vous ont, dites-vous, autant touché que les précédentes, et ont augmenté la curiosité de ceux qui les ont vues ; cela me flatte beaucoup, et m'engage à me dépêcher à vous envoyer le reste de ma Relation ; j'espère que vous en aurez la fin, vers le dix huit du mois de Mai à moins que je ne sois obligé de faire quelque voyage auparavant ; quoiqu'il en soit, vous pouvez compter que ce sera le plutôt que je pourrai.

Je vis bien que nos malades ne pouvaient éviter la mort ; ils le sentaient eux mêmes ; et quoiqu'ils y paraissent disposés, je ne me crus pas dispensé de les servir dans les derniers jours de leur vie. Je faisais soir et matin la prière auprès d'eux ; ensuite je les confirmais dans la soumission qu'ils avaient à la volonté du Ciel. " Offrez vos souffrances à Jesus-Christ, " leur disais-je, elles vous rendront dignes " de recueillir le fruit du Sang qu'il a " versé pour le salut du Genre Humain ;

" cet Homme-Dieu est le parfait modèle
 " de cette patience et de cette résignation
 " que j'admire en vous ; votre exil est
 " sur le point de finir, et quelles grâces
 " n'avez vous pas à rendre au Seigneur
 " de vous avoir fourni par un naufrage les
 " plus surs moyens d'arriver au Port du
 " Salut ! Vous laissez, il est vrai, des
 " femmes qui attendent tout de vous, mes
 " chers amis, vous laissez des enfans dont
 " l'établissement devait être votre ouvrage,
 " mais espérez en Dieu, c'est un bon
 " Père, il n'abandonne jamais les siens,
 " et soyez sûrs qu'en vous appelant à lui,
 " il n'oubliera pas qu'il vous enlève à des
 " familles qui auront besoin après votre
 " mort des soins de sa Providence. Il a
 " promis lui-même d'être le soutien de
 " l'orphelin et de la Veuve, si parole est
 " stable, ses promesses ne sont jamais sans
 " effets, et par vos souffrances vous mé-
 " ritez particulièrement qu'il jette sur vos
 " femmes et sur vos enfans un regard fa-
 " vorable, et qu'il fasse pour eux beaucoup
 " plus que vous n'auriez fait vous-mêmes.

Ces pauvres moribonds ne me répondaient qu'en m'assurant que toute leur espérance était en Dieu, et qu'elle était si ferme, qu'ils se voyaient prêts à quitter le monde sans penser à ceux qu'ils y laissaient que pour les recommander à sa Divine protection.

Lorsque j'avais fini de leur parler des choses spirituelles, je songeais à panser leurs plaies ; je n'avais que de l'urine pour les nettoyer ; je les couvrais ensuite de quelques morceaux de linge que je faisais sécher, et quand il me fallait ôter ces linges, j'étais sur d'enlever en même tems des lambeaux de chair qui par leur corruption répandaient un air infecté, aux environs même de la cabanne.

Au bout de douze jours il ne resta plus à leurs jambes que les os ; les pieds s'en étaient détachés et leurs mains étaient entièrement décharnées. J'étais obligé de les panser à plusieurs reprises, l'infection qu'en sortait était si grande qu'il me fallait prendre l'air à chaque instant pour n'en être point suffoqué. Ne croyez pas mon cher frère, que je vous en impose, Dieu m'est témoin que je n'ajoute rien à la vérité, et que la chose est encore plus horrible que je ne puis vous la dépeindre. Les expressions sont au dessous d'une situation pareille à celle où je me trouvais alors. Que de choses touchantes n'aurais-

je pas
 porter
 reux l
 par l'e
 le, et
 celles d
 Le n
 chemin
 Sauvag
 res du
 que j'a
 entend
 avions
 et qu'il
 découv
 tait, je
 dix heu
 er Mr
 ce que
 tais en
 dre, et
 verrais
 à peine
 plusieurs
 contre,
 apprend
 malade
 tingner
 une Fen
 Je parl
 me fit e
 les je la
 vue de
 touché
 étions
 demain
 se, et c
 aurait
 Nou
 te, et
 à Ciel
 voyer.
 appor
 promit
 tromp
 vage.
 uns se
 midi ;
 de son
 prude
 dema
 comm
 s'était
 déco
 avec
 parti
 on ;

parfait modèle
 cette, résignation
 votre exil est
 quelles graces
 au Seigneur
 naufrage les
 er au Port du
 est vrai, des
 les enfans dont
 e votre ouvra-
 mais les siens,
 appellar à lui,
 us enlève à des
 n après votre
 vidence. Il a
 le soutien de
 si parole est
 ont jamais sans
 ces vous mè-
 il jette sur vos
 un regard fa-
 eux beaucoup
 vous-mêmes,
 ne me répon-
 toute leur ef-
 qu'elle était si
 à quitter le
 ils y laissent
 sa Divine pro-

leur parler des
 pais à panser
 de l'urine
 ouvrais ensuite
 ge que je fai-
 blait ôter ces
 même tems
 par leur cor-
 ecté, aux en-

ne resta plus
 es pieds s'en
 ains étaient
 tais obligés
 es. l'infec-
 nde qu'il me
 nstant pour
 croyez pas
 en impose,
 joute rien à
 encore plus
 dépendre.
 d'une situa-
 ne trouvais
 tes n'aurais-

je pas à vous dire, si je voulais vous rap-
 porter les discours de ces pauvres malhen-
 reux ! je tâchai sans celle de les consoler
 par l'espérance d'une récompense éternel-
 le, et je joignois souvent mes larmes à
 celles que je leur voyais répandre.

Le premier Avril le Sieur Leger prit le
 chemin de l'endroit où étaient les Canots
 Sauvages, et je fus au bois vers huit heu-
 res du matin : Je me reposai sur un arbre
 que j'avois abbatu, lorsqu'il me sembla
 entendre un coup de fusil ; comme nous
 avions plusieurs fois oui le même bruit,
 et qu'il ne nous avoit pas été possible de
 découvrir ni d'où il venoit, ni ce que c'é-
 toit, je n'y fis pas grande attention. Vers
 dix heures je revins à la cabanne pour pri-
 er Mr. Furl de venir m'aider à apporter
 ce que j'avois coupé de bois ; je lui con-
 tatis en marchant ce que j'avois cru en-
 tendre, et je regardais en même tems si je ne
 verrais pas revenir Mr. Leger. Nous avions
 à peine fait deux cens pas, que j'aperçus
 plusieurs personnes ; je courus à leur ren-
 contre, et Mr. Furl se dépêcha d'aller
 apprendre cette heureuse nouvelle à nos
 malades. Lorsque je fus à portée de dis-
 tinguer les objets, je vis un Sauvage avec
 une Femme que Mr. Leger nous amenait.
 Je parlai à cet homme, il me répondit, et
 me fit en suite plusieurs questions aux quel-
 les je satisfis comme je le devois. A la
 vue de notre cabanne il parut surpris et
 touché de l'extrémité dans laquelle nous
 étions réduits ; il nous promit que le len-
 demain il reviendrait, qu'il irait à la chas-
 se, et qu'il nous apporterait le gibier qu'il
 aurait tué.

Nous passâmes la nuit dans cette atten-
 te, et nous rendions à chaque instant grace
 à Ciel du secours qu'il venait de nous en-
 voyer. Le jour parut, et semblait nous
 apporter le soulagement qui nous avoit été
 promis la veille ; mais notre espérance fut
 trompée : la matinée le passa, et le Sau-
 vage ne tint point sa parole. Quelques-
 uns le flataient qu'il pourrait venir après
 midi ; pour moi qui soupçonnais la cause
 de son retardement, je dis qu'il était de la
 prudence d'aller jusqu'à la cabanne, de lui
 demander pourquoi il n'était pas revenu
 comme il nous l'avoit promis, et s'il hé-
 sitait dans sa réponse de le forcer à nous
 découvrir l'endroit où était la Chaloupe
 avec laquelle il avoit traverfé. Nous
 partîmes, mais jugez de notre consternati-
 on ; à notre arrivée nous ne trouvâmes plus

ni le Sauvage ni son canot, il l'avoit em-
 porté pendant la nuit, et s'était retiré dans
 un endroit qu'il nous fut impossible de dé-
 couvrir.

Pour vous apprendre la cause d'un pareil
 procédé, il est nécessaire de vous dire que
 les Sauvages craignent la mort plus que
 personne, et par conséquent la maladie : la
 suite de celui-ci partoit de cette crainte
 excessive qui est particulière à cette Nation,
 l'étalage de nos morts, l'état affreux de
 nos malades, et l'infestation de leurs plaies
 avoient tellement effrayés cet homme, que
 pour éviter d'être surpris du mauvais air,
 il avoit cru devoir ne pas tenir sa parole, et
 changer de demeure de peur que nous
 n'allussions le forcer à revenir dans notre
 cabanne et à nous donner du secours.

Quoique ce contre-tems nous affligeât
 beaucoup, nous y aurions été bien plus
 sensibles s'il n'y avoit pas eu un second
 canot ; mais il fallait prendre des mesures
 pour empêcher que ceux auxquels il ap-
 partenoit, ne vous échappassent ; nous avi-
 ons à craindre que le sauvage qui nous avoit
 joué, n'averit son camarade du danger qu'il
 y avoit pour lui de venir dans notre cabane,
 et ne lui persuadât d'aller prendre son ca-
 not pendant la nuit, et de s'éloigner de
 l'endroit où nous étions. Cette réflexion
 nous fit prendre le parti d'emporter le canot
 avec nous, afin d'obliger le sauvage à venir
 dans notre cabane, et à nous secourir, quel-
 que répugnance qu'il put avoir à le faire,
 sans cette précaution nous étions perdus,
 pas une des deux occasions que nous avions
 eues de nous sauver, ne nous aurait servi,
 et notre mort était certaine. Quand le
 canot fut porté, nous l'attachâmes à un
 arbre, de façon qu'il n'était pas possible de
 l'enlever sans faire assez de bruit pour nous
 avertir que quelqu'un cherchait à le déta-
 cher. Quelques jours se passèrent dans
 l'attente du sauvage auquel le canot appar-
 tenait, nous ne vîmes personne, et pendant
 ce tems nos trois malades moururent. Le
 7 au soir Mr. Le Vasseur fut surpris d'une
 faiblesse dont il ne revint pas, et les deux
 autres voyant que le secours même du sau-
 vage que nous attendions, leur serait inu-
 tile, puisqu'ils étaient hors d'état de mar-
 cher, se mirent de nouveau en état de
 paraître devant Dieu.

Le sieur Vaillant fils, mourut le 10,
 après avoir souffert pendant un mois entier
 tout ce qu'il est possible d'imaginer, sa pa-
 tience égala toujours ses douleurs, il était

agé de 16 ans, ce Mr. *Vaillant* que nous avions perdu le 11 Mars, était son père, la jeunesse ne lui parut jamais un titre pour se plaindre d'être si tôt enlevé à la vie, en un mot, il expira avec cette résignation et ce courage qui caractérise le parfait chrétien. Le sieur de *Senneville* imita les vertus de Mr. *Vaillant* fils, où plutôt ils se servirent de modèle l'un à l'autre même douleurs, même patience, même résignation, que ne puis je bien vous exprimer tout ce que ces deux jeunes hommes me dirent quelques jours avant leur mort, ils me faisaient rougir de n'avoir pas autant de courage à les consoler qu'ils en avaient à souffrir, avec quel respect et quelle confiance ne parlaient-ils pas de la religion et de la miséricorde du seigneur ? dans quels termes ne m'exprimaient-ils pas leur reconnaissance ? c'étaient en vérité, les deux plus belles âmes et les deux meilleurs cœurs que j'aie connus de ma vie. Le dernier m'avait plusieurs fois prié de lui couper les jambes pour empêcher que la gangrene ne gagnât plus haut. Vous jugez bien que ses prières furent inutiles, je refusai constamment de faire ce qu'il souhaitait, et je lui représentais que je n'avais point d'instrumens propres à cette opération, et que quand même, je ne voudrais pas la risquer ; que loin de le soulager elle ne ferait qu'augmenter ses douleurs sans pour cela le garantir de la mort. Alors il mit ordre à ses affaires ; il écrivit à ses parens de la manière la plus touchante et rendit son esprit à Dieu le 13 vers le soir âgé d'environ 20 ans, il était Canadien, et fils du sieur de *Senneville* qui fut autrefois page chez madame la Dauphine, ensuite mousquetaire, et aujourd'hui lieutenant du Roi à *Montreal* où il jouit d'un bien considérable.

La Mort de ces trois victimes de la faim et du froid nous affligea beaucoup quoiqu'en effet leur vie nous fut, pour ainsi dire, à charge ; j'avais pour eux une tendresse de père, et j'étais payé d'un parfait retour ; cependant en réfléchissant que si le Sauvage était arrivé lorsqu'ils vivaient encore, il aurait fallu les laisser dans la cabanne seuls et sans secours, ou perdre l'occasion de partir, je crus devoir remercier le Seigneur de m'avoir épargné en appelant à lui tous nos malades une si cruelle alternative. D'ailleurs nous n'avions plus de vivres ; il ne nous restait que le petit jambon dont je vous avais parlé, nous crai-

gnions d'y toucher, et nous nous contentions de quelques coquillages que Léger et moi allions ramasser de tems en tems sur les bords de la mer. Notre faiblesse augmentait de jour en jour et nous avions peine à nous soutenir lorsque je pris la résolution de chercher les Sauvages dont nous attendions l'arrivée, et de nous servir pour cet effet de leur canot : nous tirâmes pour l'accommoder de la gomme des arbres, et fîmes avec notre hache des avirons le moins mal qu'il nous fut possible : je savais parfaitement canotter, c'était un grand avantage pour exécuter notre dessein, et même, pour nous exposer, en cas que nous ne puissions trouver les Sauvages, à courir le risque de traverser avec le canot ; c'était notre dernière ressource : quand il s'agit de conserver sa vie on s'expose volontiers à tout. Il était sur que dans cette Isle nous n'avions que peu de jours à vivre ; en passant la mer nous ne risquions pas d'avantage, et nous pouvions espérer que cette tentative nous réussirait.

Tout fut prêt le vingt six Avril ; nous fîmes cuire la moitié du Jambon ; nous en prîmes d'abord le bouillon, et comptons réserver la viande pour notre route, mais sur le soir la faim nous pressa si fort, que nous fumes obligés de tout manger.

Le lendemain, nous n'eumes pas plus de force que la veille, et le vingt huit nous nous vîmes sans ressource, et sans espérance d'en trouver assez tôt pour nous empêcher de mourir. Nous nous disposâmes donc à la mort en récitant les Litanies des Saints, ensuite nous jetâmes à genoux, et levant mes mains vers le Ciel je prononçai cette prière.

" Grand Dieu, si c'est votre volonté
 " que nous ayons le même sort que les
 " quatorze personnes qui ont péri sous nos
 " yeux, ne tardez point à l'accomplir ; ne
 " permettez pas que le désespoir nous
 " surmonte, appelez nous à vous tan-
 " dis que nous sommes résignés à sortir de
 " ce monde sans regret. Mais, Seigneur
 " si vous n'avez pas encore résolu notre
 " mort, envoyez nous du secours, et
 " donnez nous la force de supporter sans
 " murmure les afflictions que votre justice
 " nous prépare encore, afin que nous ne
 " perdions pas en un instant le fruit de la
 " soumission que nous avons eue jusqu'à
 " présent pour les décrets de votre Pro-
 " vidence.

Je fi
 tendim
 répond
 bien q
 tenait
 lait voi
 vivant,
 de fusti
 nuit ;
 ler le
 envie
 nous v
 d'un C

Con
 eumes
 feu ;
 Rivière
 quelq
 la suite
 que i-
 ce Sau
 tir sa
 ron sep
 tance
 rivière
 deman
 te que
 air de
 ne noi
 mier S
 ation,
 cher d
 à prop
 de, et
 de nou
 de ret
 nous é
 et eue
 un m
 un O
 pas d
 nous
 cet C
 more
 pren
 et les
 avior
 me r
 extrê
 prêt
 quel
 que
 Il n
 nous
 bou
 pass
 yag

is nous conten-
ages que Léger
e tems en tems
Notre foiblesse
et nous avions
isque je pris la
Sauvages dont
et de nous fer-
r canot : nous
er de la gomme
otre hache des
l nous fut possi-
ent canotier,
pour exécuter
our nous expo-
issions trouver
isque de traver-
otre dernière
de conserver sa
tout. Il était
n'avions que
passant la mer
ntage, et nous
tentative nous

Avril ; nous
Jambon ; nous
on, et compri-
noire route,
pressa si fort,
ut manger.

mes pas plus de
gt huit nous
t sans espéran-
e nous empê-
es disposâmes
es Litanies des
ttâmes à ge-
s vers le Ciel

voire volonté
e fort que les
péri sous nos
accomplir ; né
désespoir nous
à vous tan-
és à sortir de
ais, Seigneur
réfolu notre
secours, et
supponer sans
voire justice
que nous ne
e fruit de la
eue jusqu'à
e voire Pro-

Je finissais ma prière lorsque nous entendîmes un coup de fusil au quel nous répondîmes bien vite ; nous jugeâmes bien que c'était le Sauvage au quel appartenait le canot que nous avions ; il voulait voir si quelqu'un de nous était encore vivant, et s'en étant aperçu par notre coup de fusil, il alluma du feu pour passer la nuit ; il ne nous croyait pas en état d'aller le rejoindre, et n'avait assurément pas envie que nous le fissions, car aussitôt qu'il nous vit, il cacha dans le bois une partie d'un Ours qu'il avait tué, et prit la fuite.

Comme nous étions en botte, nous eumes bien de la peine à nous rendre à son feu ; il nous avait fallu traverser une Rivière assez grosse et déglacée depuis quelques jours ; nous vîmes les traces de sa fuite, nous les suivîmes avec une fatigue incroyable, et qui aurait été inutile si ce Sauvage n'avait été contraint de ralentir sa marche pour que son fils âgé d'environ sept ans put le suivre : Cette circonstance fit notre salut ; vers le soir nous arrivâmes auprès de cet homme qui nous demanda si nos malades étaient morts ; cette question qu'il nous avait faite avec un air de crainte qu'ils ne vécutissent encore, ne nous permit pas de douter que le premier Sauvage ne l'eût averti de notre situation, et du risque qu'il y avait de s'approcher de notre demeure. Je ne jugeai pas à propos de répondre d'abord à sa demande, et sans autre compliment je le pressai de nous donner des vivres et pour cet effet de retourner sur ses pas. Il n'osa résister ; nous étions deux contre un, bien armés, et encore plus résolu de ne pas le quitter un moment. Il nous avoua qu'il avait un Ours presque entier, et qu'il ne refusait pas de le partager avec nous. Lorsque nous fumes à l'endroit où il avait caché cet Ours, nous en mangeâmes chacun un morceau cuit à demi, et ensuite nous fîmes prendre le reste au Sauvage et à sa femme et les conduisîmes à l'endroit où nous avions laissé Mr. Furst. Ce pauvre homme nous attendait avec une impatience extrême. Quand nous arrivâmes il était prêt d'expirer ; vous pouvez imaginer qu'elle fut sa joie lorsque nous lui dîmes que nous avions des vivres et du secours ; Il mangea d'abord un morceau d'Ours, nous mîmes le pot au feu et prîmes du bouillon pendant toute la nuit que nous passâmes sans dormir de peur que le Sauvage qui n'avait pas voulu coucher dans la

cabanne ne décampât. Lorsque le jour fut venu je fis entendre à cette homme qu'il fallait absolument qu'il nous menât à l'endroit où était la chaloupe sur la quelle il avait travaillé ; et pour l'engager à ne pas nous refuser ce que je lui demandais, je lui dis que nous le traiterions fort mal, s'il tardait à nous y conduire. La crainte d'être tué le fit bien vite travailler à construire un traineau sur le quel il mit son canot ; il nous fit signe à Léger et à moi de le trainer, il voulait sans doute nous fatiguer et nous obliger par là à renoncer à un secours qu'il nous vendait trop cher. Nous aurions pu le forcer à porter lui-même le Canot ; mais cette violence ne me parut pas à sa place : il convenait de ménager ce Sauvage, et tout ce que nous pouvions faire c'était de prendre avec lui des précautions pour n'en être point les dupes ; je vous dirai dans ma huitième Lettre quelles furent ces précautions, et je crois qu'elle suffira pour vous apprendre la fin de mon Naufrage, et mon retour en France.

Je suis toujours avec un parfait attachement

Mon cher frère

Votre très affectionné frère

EMMANUEL CRESPEL Récollet.

De Paderborn le 24 Avril 1742.

HUITIEME LETTRE.

Mon très cher frère.

Je vous aurais envoyé le mois dernier la fin de ma Relation, si je n'avais été obligé d'aller passer quelques semaines à la campagne ; je n'ai pu pendant toute cette absence trouver un seul quart d'heure que je fusse le maître d'employer à achever de contenter votre curiosité ; je revins seulement hier à Paderborn, j'ai fait ce matin quelques visites ; vous savez qu'il y en a d'indispensables, et je vous sacrifie le reste de cette journée.

J'exigeai du Sauvage et de sa femme qu'ils marchassent devant nous, sous prétexte de nous frayer le chemin, mais je ne bornai pas là mes précautions avec eux, je leur dis que l'enfant qu'ils avaient serait trop fatigué dans cette route, qu'il fallait le mettre dans le canot, et que nous nous ferions un plaisir de lui procurer ce soulagement.

Les cœurs des Pères sont partout les mêmes ; il n'y en a point qui n'ait obligation du bien que l'on veut faire à ses enfants,

et qui ne l'accepte avec plaisir. Le fils de celui-ci fut pour nous un otage de la fidélité de ses parens ; nous marchâmes plus d'une lieue dans la neige, dans l'eau, ou dans les glaces, notre fatigue était extrême, mais l'espérance du fruit qui devait nous en revenir nous soutenait, et nous donnait du courage, il ne nous fut pourtant pas possible de tirer toujours ce traîneau, nous succombâmes, et le Sauvage touché de notre épuisement, prit le canot sur ses épaules, le porta jusqu'à la mer, et y fit d'abord entrer la femme et son fils : il fut alors question de savoir qui de nous embarquerait ; le canot ne pouvait contenir que quatre personnes, et par conséquent il n'y avait qu'un de nous trois qui put en profiter. Je m'offris d'abord à rester, et je dis à Mrs. Furst et Leger de convenir ensemble le quel des deux partirait ; chacun voulait avoir la préférence sur l'autre, et craignait d'échapper cette occasion d'éviter une fin malheureuse ; pendant qu'ils disputaient, le Sauvage me fit signe d'avancer, et après m'avoir dit qu'il imaginait bien l'espèce de dispute qui s'était levée entre mes deux camarades, il me déclara qu'il ne voulait recevoir que moi dans son canot, et sans me donner le tems de répondre il m'y entraîna avec lui et gagna le large.

Mrs. Furst et Leger se crurent alors perdus ; leurs cris exprimaient leur désespoir : je n'y pus résister, et je priai le Sauvage de rapprocher terre, afin que je pusse dire un mot de consolation à mes camarades. Lorsque je fus à portée d'en pouvoir être entendu, je me jussifiai auprès d'eux en leur rapportant le discours du Sauvage, je leur conseillai de suivre la mer, et leur promis fois de Prêtre qu'aussitôt que je serais arrivé à la cabane des Sauvages j'irais au devant d'eux avec un canot. Ils me connoissaient incapable de me rendre parjure, les assurances que je leur donnai les consolèrent, et ils nous virent reprendre le large sans inquiétude.

Ce jour là nous descendîmes à terre ; le Sauvage prit son canot sur ses épaules, le porta près du bois et le mit sur la neige : comme j'étais fatigué d'avoir été si long-tems à genoux dans le canot, je me reposai sur une pierre au bord de la mer, ensuite croyant que le Sauvage allumait du feu pour coucher en cet endroit je pris mon fusil, deux avirons, et deux gros morceaux de viande que j'avais embarqués

pour épargner à Mrs. Furst et Léger la peine de les porter, et je montai sur des bordages de glaces qui avaient pour le moins six pieds de hauteur ; je n'y fus pas plutôt que je vis que mon Sauvage et la femme avaient mis leurs raquettes qui sont des espèces de patins dont les habitans du Canada se servent pour aller plus vite sur la neige ; le Mari tenait son fils sur ses épaules, et tous les deux couraient de toute leur force ; les cris que je pouffai pour les arrêter, ne firent que redoubler la vitesse de leur course ; aussitôt je jettai mes avirons, je descendis les bordages, et avec ma viande et mon fusil je suivis leur piste assez de tems.

En montant sur les glaces je m'étais fait à la jambe droite une playe très considérable qui se renouvelait dans ma course toutes les fois que j'enfonçais dans la neige, c'est-à-dire à chaque instant ; je ne pouvais plus respirer, et je fus plusieurs fois contraint de reprendre haleine et de me reposer sur le bord de mon fusil ; j'étais dans cette posture lorsque j'entendis la voix de Mr. Leger ; cette rencontre nous causa à tous deux un plaisir extrême ; je lui dis ce qui s'était passé, et lui de son côté m'apprit que Mr. Furst accablé de fatigue n'avait pu le suivre, et qu'il était resté étendu sur la neige dans un endroit assez éloigné de celui où nous nous trouvions alors.

Dans toute autre occasion j'aurais volé à son secours, mais il était de la dernière importance de joindre notre fuyard ; Mr. Leger sentit comme moi combien nous risquions à tarder plus long tems de marcher sur ses traces.

Dans l'instant, nous courûmes vers l'endroit où je savais qu'il s'était enfilé. Mais comme il avait quitté la neige pour prendre le bord de la mer qui était basse et bordée de sable, nous fûmes arrêtés quelque tems ; nous ne lâissâmes pourtant pas de continuer notre chemin, et après un quart d'heure de marche, nous retrouvâmes la piste du sauvage qui avait quitté les raquettes, ne croyant pas sans doute que j'eusse pu le suivre jusques là, cette circonstance nous fit croire qu'il n'y avait pas loin jusqu'à la cabane. Lorsque nous fûmes auprès du bois, nous entendîmes un coup de fusil. Nous ne jugeâmes pas à propos d'y répondre, de peur que celui qui l'avait tiré ne fut le sauvage que nous poursuivions, et ne remit ses raquettes

pour sui
nous fau
amés do
le premi
un fecot
le sauvag
cet endr
et son fil
s'assurer
conjectu
rez bien
coup, n
dont not
de notre
sur not
chaloup
veille, e
une gran
déliab: e
qui conv
mes d'a
français,
nous le
" mes n
" Du n
" tre m
" respéc
" saveu
" condu
" bien à
" cute
" que v
" arriv
" sur ce
" tendri
" que n
" conf
En m
notre vi
gât rie
té est au
améric
vilifés.
ordres,
fité je t
constit
gné no
récit, j
lequel
dans le
fusé de
me di
" mal
" pu
" ceu
" son
" inf

et Léger la
montrai sur des
vaient pour le
je n'y fus pas
Sauvage et sa
quettes qui font
les habitans du
on fils sur ses
couraient de
que je pouffai
redoubler la
je jettai mes
dages, et avec
divis leur pis.

je n'étais fait
rés considéra-
na course tou-
; je ne pou-
plusieurs fois
et de me re-
; j'étais dans
dis la voix de
nous causa à
; je lui dis ce
on côté m'ap-
e fatigue n'a-
ait resté éten-
ndroit, assez é-
ous trouvions

aurais volé à
la dernière
uyard ; Mr.
mbien nous
us de mar-

es vers l'en-
nfui. Mais
pour pren-
ait basse et
irrités quel-
es pourtant
et après un
reouvames
ité les ra-
douté que
cette circon-
y avait pas
e nous fû-
endimes un
ames pas à
que celui
e que nous
raquettes

pour fuir avec une nouvelle vitesse dès qu'il nous saurait si près de lui, nous continuâmes donc à marcher, et peu de tems après le premier coup de fusil; nous entendîmes un second, celui-ci nous fit soupçonner que le sauvage avait envie d'allumer du feu dans cet endroit et de se reposer avec sa femme et son fils; mais qu'il voulait auparavant s'assurer que personne ne fut à sa suite cette conjecture était fautive comme vous le verrez bientôt. Dix minutes après le second coup, nous en entendîmes un troisième dont nous vîmes l'amorce, point de réponse de notre part, nous avançâmes en silence sur notre chemin, nous trouvâmes une chaloupe à laquelle on avait travaillé la veille, et vingt pas plus loin nous vîmes une grande cabane, nous y entrâmes sans délibérer, le ton de supplîns était le seul qui convint à notre situation, nous le primes d'abord, mais l'ancien, qui parlait français, ne voulut jamais permettre que nous le continuâssions. "Tous les hommes ne sont ils pas égaux?" nous dit-il. "Du moins ne doivent-ils pas l'être? votre malheur est un titre qui vous rend respectables, et je regarde comme une faveur du ciel de m'avoir fourni en vous conduisant ici, une occasion de faire du bien à des gens que l'infortune persécute encore, j'exige seulement de vous que vous m'appreniez ce qui vous est arrivé depuis que vous avez été jetés sur cette île. Je serais bien aise de m'attendrir avec vous sur vos peines, pensez que ma sensibilité sera pour vous une consolation de plus."

En même tems il ordonna qu'on fit cuire notre viande avec des pois et qu'on n'éparât rien pour nous prouver que l'humanité est aussi bien une vertu chez les sauvages américains que chez les peuples les plus civilisés. Lorsque cet ancien eut donné ses ordres, il nous pria de satisfaire sa curiosité je tâchai de n'oublier aucune des circonstances que vous savez avoir accompagnées notre malheur; et après avoir fini mon récit, je priai ce vieillard de me dire pourquoi les deux sauvages que nous avions vus dans le fort de notre infortune, avaient refusé de nous secourir. "Les sauvages," me dit-il, "tremblent au seul nom de maladie, et tous mes raisonnemens n'ont pu encore dissiper cette terreur dont tous ceux que vous voyez dans cette cabane, sont remplis. Ce n'est pas qu'ils soient insensibles aux maux de leurs frères; ils

voudraient pouvoir les soulager: mais la crainte de respirer un air contagieux s'oppose au mouvement de leurs cœurs naturellement portés à la compassion. Ils craignent la mort, non pas comme le commun des hommes, mais à un tel point que, pour l'éviter, je ne fais s'ils ne se rendraient pas coupables des plus grands crimes. Voilà," dit-il en m'en montrant un qui était derrière les autres, "celui qui vous a manqué de parole. Il vint ici vers le commencement du mois, et nous raconta dans quelle triste situation il avait vu des Français qu'il croyait morts alors, et auxquels il aurait donné volontiers du secours, si la corruption n'avait été parmi eux. Voilà l'autre," continua l'ancien, en me montrant celui après lequel j'avais couru. "Il est arrivé ici une heure avant vous, pour nous avertir qu'il y avait trois français vivans; qu'ils n'étaient plus dans le voisinage de leurs morts, qu'ils se portaient bien, et qu'il croyait qu'on pouvait les secourir sans craindre qu'ils apportassent avec eux le mauvais air, nous avons délibéré un instant: ensuite nous avons envoyé un sauvage vers l'endroit où vous étiez, pour vous indiquer par trois coup de fusil le lieu de notre demeure. Au reste, vos malades nous ont seuls empêché de vous aller secourir; et peut-être y serions-nous allés, si l'on ne nous avait assuré que le secours que nous pourrions vous envoyer ne vous servirait de rien, et pourrait nous apporter un grand donmage, puisque votre cabane était environnée et remplie d'un air infecté qu'il serait très dangereux de respirer. Un pareil discours dans la bouche d'un homme qu'un faux préjugé nous fait croire incapables de penser et de raisonner, et auxquels nous osons injustement le sentiment et l'impresion, me surprit beaucoup, je vous avoue même, que pour avoir des sauvages l'idée que je vous en donne, il ne m'a pas fallu moins que les entendre.

Lorsque ce vieillard eut fini, je tâchai de lui exprimer toute la reconnaissance dont nous étions pénétrés; je le priai d'accepter mon fusil que sa bonté et les ornemens dont il était couvert rendait préférable à tous ceux qui étaient dans la cabane; je lui dis ensuite que la fatigue avait empêché un de nos camarades de nous suivre, et que ce serait mettre le comble à ses bienfaits s'il voulait envoyer au-devant de lui deux hommes pour l'aider à

se rendre auprès de nous, Mes instances furent inutiles; les Sauvages craignent de fortir la nuit, et personne ne voulut entreprendre d'aller secourir Mr. Furst. Ou me promit pourtant que le lendemain on irait de grand matin; ce refus me fit bien de la peine: l'ancien s'en aperçut, et me dit pour me consoler, qu'il serait assez inutile de vouloir chercher mon ami dans l'obscurité; qu'il n'avait point de fusil pour faire entendre où il était, et qu'il valait mieux attendre que le jour fut venu. Mr. Furst passa dont la nuit sur la neige ou Dieu seul pu le garantir de la mort, car dans la cabanne même nous endureâmes un froid inexprimable: jamais les Sauvages ne font de feu quand ils se couchent; ils n'ont pas même de couvertures, et par conséquent nous passâmes une très mauvaise nuit.

Le lendemain, comme nous nous disposions à aller audevant de Mr. Furst, nous le vîmes arriver; nos traces l'avaient guidé, et pour nous joindre il avait profité du tems au quel la neige durcie par le froid de la nuit, ne cède pas au poids de ceux qui marchent dessus; notre premier soin fut de le réchauffer, nous lui donnâmes ensuite quelque nourriture, et nous nous témoignâmes réciproquement le plaisir que nous avions de nous voir réunis.

Nous passâmes avec les sauvages le vingt-neuf et le trente Avril; ils semblaient être jaloux de ceux qui nous marquaient le plus d'attention, et ils tâchaient de le surpasser les uns les autres à cet égard. La viande d'Ours et de Caribou ne nous manqua point pendant ces deux jours, et l'on avait soin de nous donner les endroits les plus délicats. Je ne sais si les devoirs de l'hospitalité sont mieux remplis par les Européens que par les sauvages; du moins suis-je tenté de croire que ceux-ci les remplissent de meilleure grace.

Le premier de Mai ils mirent la chaloupe à l'eau, nous embarquâmes tous, et mimés à la voile, le vent nous mena vers midi environ à 6 lieues de la terre ferme. Ce contretems m'affligeait, je craignais de ne pouvoir secourir assez-tôt ceux de nos camarades qui étaient restés dans le lieu de notre naufrage, cette crainte me fit prier l'ancien de me donner deux hommes avec un canot d'écorce pour gagner la terre, j'essayai de l'engager à m'accorder ma de-

mande en lui promettant d'envoyer du Tabac et de l'Eau-de vie à tous ceux qui étaient dans la chaloupe, aussitôt que je serais arrivé chez les Français. Quelqu'envie qu'il eut de m'obliger; il tint conseil avant de me rien promettre, et ce ne fut pas sans peine qu'on eut égard à sa prière. On craignait qu'un trajet de six lieues ne fut trop long pour un canot, et l'on ne voulait pas nous exposer à périr. Nous partîmes donc, et vers les 11 heures et demie nous arrivâmes à terre, j'entrai dans les maisons des français, le premier que j'aperçus fut Mr. *Volant* originaire de *St. Germain en Laye*, mon ami, et maître de ce poste, je ne pouvais pas tomber en de meilleures mains, je trouvais dans un seul homme le désir sincère et le pouvoir réel de me rendre service.

Il ne me reconnut pas d'abord, et en effet je n'étais pas reconnaissable; dès que je lui eus dit mon nom, il me prodigua les marques de son amitié, et le plaisir que nous eumes de nous embrasser fut extrême de part et d'autre. Je lui dis d'abord à quoi je m'étais engagé envers les Sauvages, il remplit ma promesse, et chacun de nos délibérateurs eut de l'eau-de-vie et du Tabac. Ils n'arrivèrent là que sur les dix heures du matin; jusqu'à ce tems je fis à Mr. *Volant* le récit de tout ce qui m'était arrivé, et j'inflistai exprès sur le sort des vingt-quatre hommes qui étaient au Naufrage; mon ami en fut d'autant plus touché qu'ils étaient encore dans la peine. Aussitôt il arma une chaloupe pour aller les secourir, et pour tâcher de découvrir lui-même si quelqu'un des treize hommes du canot vivait encore. Lorsqu'il fut parvenu aux environs du naufrage, il fit tirer quelques coups de fusil pour se faire entendre à ceux que nous y avions laissés, en même tems il vit quatre hommes qui se jettèrent à genoux, et qui les mains jointes le supplièrent de leur sauver la vie. Leurs villages décharnés, pour ainsi dire, le son de leur voix qui annonçait qu'ils étaient sur le bord du tombeau, et leurs plaintes pécèrent le cœur de Monsieur *Volant*. Il avança auprès d'eux, leur fit prendre quelque nourriture, mais avec modération de peur de leur ôuser la mort en les rassiant tout d'un coup. Malgré cette sage précaution un de ces quatre hommes nommé *Tenguy Bieton* d'origine, mourut après avoir bu un verre d'eau-de-vie.

- Mon
homme
nous le
autres
faim et
fallait
en part
rillet
Brest a
autres
naires
tout le
La b
et les f
rent si
pour le
Québec

En r
la Cō
avoir é
canot :
apperc
fusil, il
en cet
répond
dire, c
not lon
que mo
mer un
qu'ils é
yan tro
morts

Je en
dire les
rés lors
homme
devez l
des plu
furent

Apr
brassés
vaient
quelle
ils me
avaient
des, e
des t
reur ;
nourr
souilli
fai b
tir fu
leur a
qu'au
mort
avaie
sieur

Mon ami fit enterrer les vingt et un hommes qui étaient morts depuis que nous les avions quittés, et ramena les trois autres qui avaient résisté aux fatigues, à la faim et à la rigueur de la saison : il s'en fallait pourtant beaucoup qu'ils fussent en parfaite santé ; l'un deux nommé Tourillet contre-maître du département de Brest avait le cerveau troublé, et les deux autres nommés Baudet, et Bonan originaires de l'Isle de Rhé étaient enflés par tout le corps.

La bonne nourriture qu'on leur donna, et les soins qu'ont prit d'eux les rétablirent si non parfaitement, du moins assez pour les mettre en état de partir pour Québec.

En revenant, Mr. Volant aperçut vers la Côte deux hommes qui paraissaient avoir été noyés, et quelques débris d'un canot : il avança pour s'assurer de ce qu'il apercevait ; et par quelques coups de fusil, il voulut voir s'il y avait quelqu'un en cet endroit ; personne ne parut, on ne répondit point, et tout ce que je puis vous dire, c'est que les treize hommes du canot sont morts de faim et de froid ; puisqu'on vit à quelque distance de la mer une espèce de cabanage qui prouvoit qu'ils étaient descendus sur terre, et que n'ayant trouvé aucun secours, ils y étaient morts misérablement.

Je crois qu'il est assez inutile de vous dire les mouvemens dont nous fumes agités lorsque nous vîmes arriver les trois hommes échappés au naufrage ; vous devez bien penser que cette entrevue fut des plus touchantes, et que les larmes n'y furent point épargnées.

Après nous être bien tendrement embrassés, je leur demandai comment ils avaient pu vivre jusqu'à présent, et de quelle manière les autres étaient morts ; ils me dirent que le froid et la faim leur avaient enlevé une partie de leurs camarades, et que l'autre avait été rongée par des ulcères dont la vue seul faisait horreur ; que pour eux manquant de toute nourriture, ils avaient mangé jusqu'au fouillier de leurs morts, après les avoir fait bouillir dans de la neige fondue, et rôti sur des braziers ; que cette ressource leur ayant manquée ils avaient pris jusqu'aux culottes de peau de ceux que la mort leur avait enlevés ; et qu'ils n'en avaient plus qu'une ou deux lorsque Monsieur Volant leur avait apporté du secours.

Vous voyez bien que l'état de ces pauvres gens n'avait pas été moins déplorable que le nôtre, et peut-être avaient-ils souffert beaucoup plus que nous, ne fut-ce que par l'obligation où ils s'étaient trouvés de manger jusqu'aux dépouilles de ceux de leurs camarades qu'ils avaient perdus. Nous restâmes près de six semaines à Mingan ; nous employâmes tout ce tems à rendre grâce à Dieu de nous avoir conservés au milieu de tant de dangers, et nous ne passâmes pas un jour sans implorer sa miséricorde pour les âmes de quarante-huit hommes qui avaient péri depuis notre Naufrage.

Le Sr. Léger nous quitta, et partit pour Labrador dans le dessein de passer en France sur un navire de *St. Malo*, et le huit Juin nous profitâmes d'un petit bâtiment pour retourner à Québec. Le Vent nous fut si favorable que le treize au soir nous débarquâmes ; tout le monde fut étonné de nous revoir, on nous croyait en France, et chacun s'empresse de nous demander le sujet de notre retour, et ce qui nous était arrivé depuis notre départ : nous satisfîmes au désir de ceux que leur attachement pour nous faisait prendre part à tout ce qui nous regardait. Le lendemain, on mit à l'Hôpital les trois matelots que Monsieur Volant avait été chercher au lieu de notre naufrage ; Monsieur Furst et moi fîmes chacun de notre côté ce qu'il fallait pour nous rétablir entièrement. Dès qu'on vit que je me portais un peu mieux on me donna la petite Cure de *Soulange* que je déservis pendant un an ; alors je reçus une seconde obédience pour repasser en France ; je m'embarquai pour cet effet en qualité d'Aumonier sur le vaisseau de Roi le *Rubis* commandé par Monsieur de la Joncaire Capitaine de Haut-Bord.

Nous partîmes de Québec le vingt et un d'Octobre 1738 et le deux Décembre, nous entrâmes au *Port Louis* en Bretagne pour faire des vivres qui commençaient à nous manquer ; nous y restâmes environ vingt jours, et nous en fortîmes le vingt deux du mois avec le vaisseau le *Jafon* commandé par Monsieur le Marquis de Chavagnac qui venait de l'*Isle Royale*.

Vers minuit, nous mouillâmes pendant près de deux heures sous Belle Isle pour attendre le vent, nous fîmes ensuite voile pour Rocheford, et nous arrivâmes le lendemain dans cette ville où mon devoir

m'arrêta jusqu'à l'entier débarquement.

Je partis quelques jours après pour Paris d'où l'on m'envoya à Douay en Flandres ; j'y demurai jusqu'au commencement de 1740 que l'on me nomma Vicair de notre Couvent d'Avelnes en Haynaut. J'y arrivai le vingt cinq Janvier, le même jour que j'en étais parti il y avait seize ans ; mes Supérieurs en m'envoyant dans cette Maison avoient compté qu'une résidence de quelques années dans mon pays natal, acheverait de me rétablir des fatigues que j'avois essuyées dans mes voyages ; j'avois conçu la même espérance, mais il en arriva tout autrement ; mon estomac ne pouvoit plus supporter la nourriture de ce pays, j'avois pour ainsi dire contracté un nouveau tempérament, le repos m'étoit nuisible, et il fallait m'y accoutumer petit-à-petit.

Cela me fit solliciter auprès de mes Supérieurs une Obédience pour retourner à Paris dont l'air me convenait beaucoup mieux que celui de ma Province, on eut la bonté d'avoir égard à ma demande, et lorsque je fus parfaitement rétabli on me nomma Aumonier dans l'Armée de France commandée par Monsieur le Maréchal de Maillebois.

Voilà, Mon cher Frère, la Relation de mes voyages, et de mon Naufrage ; j'espère que vous en serez plus content que celle que je vous avais envoyée d'abord. Au reste vous devez être sur que je n'ai rien avancé qui ne soit conforme à la plus exacte vérité.

Je voudrais bien que les bruits qui commencent à courir eussent quelque fondement ; j'aurais dans ce cas le plaisir de vous embrasser à Francfort, et de vous prouver que je suis et serai toute ma vie avec l'amitié la plus sincère.

Mon très cher frère

Votre très affectionné frère

EMMANUEL CRESPEL Récollet.
De Paderborn le 18 Juin 1742.

Le R. P. Emmanuel Crespel Récollet, après son voyage en France dont il parle sur la fin de la huitième lettre, revint en Canada et mourut à Québec le 28 Avril 1775, après y avoir été l'espace de quinze ans supérieur Commissaire de tous les Religieux de son ordre dans cette Province. Le regret que causa sa mort à tous les gens de bien fit voir quelle estime lui avait attiré son mérite, et l'idée qu'on avait généralement de sa vertu.

F I N.

